

JEAN-LUC CORREARD

PATRIA NOSTRA



LA FIN D'UN EMPIRE

ROMAN

ALGER, stade municipal juin 1948

C'était le dernier match de championnat pour les juniors et par un hasard du calendrier, l'OHHD (Olympique Hussein Dey), premier du classement algérois affrontait son dauphin le GSA (Gallia Sport d'Alger). Un petit point séparait les deux équipes au classement général et alors que la rencontre touchait à sa fin et malgré les assauts répétés des attaquants, le score restait désespérément bloqué à un but partout. Sur une nouvelle offensive de l'OHHD, Daniel, l'arrière latéral intercepta une mauvaise passe de son adversaire, avant de transmettre le ballon loin devant, en direction de Mehmet qui partait sur l'aile. Ce dernier dribla le milieu de terrain, déborda la défense adverse, avant d'ajuster un centre en direction de Maurice qui, d'une reprise de volée flamboyante, expédia le ballon au fond des filets. Grâce à cette contre-attaque de dernière minute, le GSA remportait du même coup le match et le championnat. Au coup de sifflet final et sous les tonnerres d'applaudissements de leurs supporters, les adolescents en firent des tonnes. Alors que chez les vaincus on critiquait vertement l'arbitrage, l'état du terrain, celui de la pelouse et du ballon, chez les vainqueurs, on s'embrassait, on pleurait, on chantait avant de partir fêter dignement cette victoire à laquelle furent bien sûr conviés parents, responsables sportifs, pique-assiettes et amis.

Le lendemain matin, Maurice, fatigué par une nuit plus courte que d'ordinaire ouvrit le commerce familial à huit heures. Péniblement, il commença à disposer ses étals avant d'apercevoir Mehmet, debout sur une carriole tirée par un baudet, bifurquer dans la rue pour venir le livrer. Ce dernier sauta souplement de l'attelage, s'approcha de son ami avant d'échanger avec lui une claque sur la main.

- On les a eus, Momo, nous sommes les champions.

- Regarde, j'ai pris la Dépêche et Alger football, nous sommes tous en photo et si tu lis les articles, ma parole, nous sommes vraiment les meilleurs.
- Bien sûr qu'on est les meilleurs et l'année prochaine, j'espère bien que l'on va monter en régional et continuer jusqu'à ce que l'on gagne la coupe d'Afrique du Nord, Inch Allah.
- Tu vas un peu vite en besogne Mémé. Cependant, c'est vrai qu'en régional, il y a des sélectionneurs qui viennent de chez les patos pour repérer des joueurs, on ne sait jamais, avec un peu de chance.
- Le rêve, devenir le nouvel Aston ou le nouveau Ben Barek ou encore Ben Tiffour, finis la misère et le travail d'esclave.
- Ouais ! Et si ça ne marche pas, qu'est-ce que tu veux faire ?
- Je ne sais pas vraiment. Mon père voudrait que je prenne sa suite après le BEPC. Il ne sait ni lire ni écrire, mais il convainc qu'avec le brevet, je pourrais faire mieux que lui.
- Le mien est allé à l'école mais au bout du compte pourquoi faire ? Vendre des légumes et des fruits, un peu d'alcool et des cigarettes dix heures par jour, entendre pleurnicher des clients et gagner juste de quoi survivre. Ce n'est pas vraiment ce que j'espère faire de ma vie.
- D'accord avec toi. Mais si tu ne deviens pas une étoile du ballon rond, qu'est-ce que tu envisages comme carrière ?
- J'essayerai l'administration ou l'armée. D'après mon père, la seconde guerre a fait tellement de dégâts que plus personne ne voudra se battre pendant des décennies.
- Il est un peu optimiste ton père. Il y a la guerre en Corée, des exactions en Indochine en Amérique du sud, en Afrique noire et même ici en Afrique française du Nord.
- Je sais ! Mais ce sont juste des groupuscules d'apprentis révolutionnaires manipulés par les cocos. Ils ne feront pas longtemps le poids contre de vrais militaires.

- Peut-être, mais avoue qu'on est mieux ici, au pays, plutôt que d'aller se battre au bout du monde pour des causes dont on a rien à foutre.

- Pas sûr, regarde le père de Roger, il a passé vingt ans dans la légion, il a fini adjudant-chef et maintenant, il glande dans un bureau au gouvernement général, tout en profitant d'une bonne retraite.

- C'est vrai, mais depuis son retour d'Allemagne, il marche avec une canne et il a perdu trois doigts de la main gauche. Je préfère gagner moins d'argent et rester entier.

- L'armée allemande, ce n'était pas une bande de rigolos, l'Indochine ou l'Afrique, ça n'a rien à voir. Et puis si on continue à travailler comme nos pères, dans quel état serons-nous à cinquante ans ? Regarde le tien, il a mal partout à force de piocher la terre, quant au mien, il porte en permanence une ceinture et des bracelets en cuir tellement il s'est bousillé le dos et les bras en trimbalant des caisses.

- Tu as raison, mais on en n'est pas là. D'abord, attendons les résultats du brevet, concentrons-nous sur le football et qui sait ? Peut-être que dans quelques années nous serons riches à millions et on aura plus à se soucier de notre avenir.

- Je l'espère. Alors, qu'est-ce que tu m'amènes de bon ?

- Comme toujours, des pois-chiches, des olives, des dattes et quelques fruits que ton père a commandé.

- D'accord ! Je t'aide à décharger, on se boit un café et on se voit ce soir à l'entraînement.

Un quart d'heure plus tard, les étals étaient de nouveau achalandés et après avoir partagé un café à réveiller un mort, Maurice tapota affectueusement le crâne de son ami.

- Salam ya khouyia.

- A ce soir, mon frère répondit Mehmet en souriant.

L'année 1949 ne s'était pas déroulée telle que l'avaient souhaitée les deux jeunes gens. Le GSA avait fait une saison plus que moyenne et aucun des joueurs n'avait retenu l'attention d'un des sélectionneurs venus de métropole ou de l'Afrique française du Nord. Un seul point positif néanmoins, ils avaient tous les deux obtenu leur brevet et durant leurs rares heures de liberté, ils parcouraient tout ce qu'Alger pouvait compter d'administrations afin de décrocher un emploi qu'ils pensaient tranquille et rémunérateur. La concurrence était évidemment farouche et comme d'habitude, ceux qui avaient leurs entrées, voire des relations dans la place s'en trouvaient grandement favorisés.

Un soir de Juin, Maurice, lassé de quémander un poste de fonctionnaire fit une démarche tout à fait inattendue. Il ferma le magasin paternel à vingt heures et au lieu de regagner le domicile familial, il prit la direction de la casbah pour se rendre rue Caton. A cette heure où le crépuscule laissait place à la nuit, il croisa une bande de jeunes musulmans en grande conversation, parmi lesquels il reconnut Mehmet. Faisant mine de rien, il passa devant le groupe, tout en évitant de toiser le regard haineux de certains d'entre eux. Il bifurqua sur la gauche pour rejoindre la rue Fatah, redescendit jusqu'à la rue Marengo avant d'aller se dissimuler sous le porche de la synagogue Bloch. Un quart d'heure plus tard, il aperçut Mehmet qui, les mains dans les poches, faisait semblant de se promener.

Ce dernier s'approcha, fit signe à son ami de se dissimuler derrière l'un des piliers avant de s'adosser lui-même à l'édifice et d'allumer une cigarette.

- Tu es devenu fou ou quoi, Momo ? Venir dans la casbah tout seul, la nuit, tu n'as pas peur de te faire bastonner ?

- Pourquoi ? Je n'ai provoqué personne, je ne me suis même pas arrêté.

- Heureusement ! Tu ne te rends pas compte, pour tous ces jeunes tu n'es qu'un roudi, un de ces sales colons qui nous ont mis en esclavage et nous ont pris notre pays.

- Arrête de dire des conneries, Mémé, que je sache, personne dans ma famille ou dans mes relations a mis quiconque en esclavage. D'autre part, comme toi, je suis né ici, mon père, mon grand-père et d'autres de mes aïeux sont aussi originaires d'Algérie. A l'exception de mon grand-père, qui a fait la première guerre et de mon père qui a débarqué en France avec les commandos d'Afrique, aucun d'entre nous n'a jamais mis les pieds hors d'ici. Alors c'est aussi mon pays, le seul que je connaisse et que j'aime.

- Si nous sommes tous des Algériens comme tu sembles le dire, alors pourquoi n'avons-nous pas les mêmes droits que vous ?

- Parce que ce pays, c'est nous les Européens qui l'avons construit et tu le sais aussi bien que moi.

- Nous étions là depuis des siècles et sauf erreur de ma part, on se passait très bien de vous.

- Ah oui ! Pour ta gouverne, les chrétiens étaient ici bien avant les musulmans et à l'exception des Berbères, nul ne peut se prévaloir d'un droit quelconque sur ces terres. De plus, si nous n'étions pas là, vous vivriez encore comme au moyen âge, en subsistant dans des beylik, aux ordres d'un petit seigneur local et vous continueriez à vous entretuer pour des peccadilles. On vous a apporté la civilisation, la culture et la modernisation à vous de faire un effort pour en profiter.

- Tu sais bien que tout est fait pour éviter que l'on s'en sorte. Rappelle-toi, à Sétif, les gens étaient venus manifester pacifiquement pour réclamer l'égalité des droits. Après tout, puisqu'ils étaient bons pour faire la guerre contre les Allemands, il n'y avait aucune raison pour qu'ils n'exigent pas un traitement équitable.

- Ce sont pourtant tes soi-disant pacifistes qui ont massacré des hommes, violé des femmes et assassiné des enfants.
- Tout est parti d'un flic qui a tué un jeune, tout cela parce qu'il brandissait un drapeau algérien. La foule s'est affolée et tout a dégénéré. Tu te gardes bien cependant d'évoquer la suite, plutôt que de rechercher les coupables de la centaine d'européens tués et de les châtier, l'armée a massacré plus d'un millier de personnes dont beaucoup de femmes et d'enfants, des innocents eux aussi.
- Tu as raison, mais ni toi, ni moi ou tes amis de la casbah en sommes responsables, alors à quoi ça sert d'attiser les haines en remuant tout cela ?
- Elles s'attisent toutes seules car depuis, rien n'a vraiment changé et dans l'esprit de beaucoup de musulmans, seule la loi des armes pourra un jour nous libérer.
- Une révolution, tu parles ! Regarde les patos, ils ont fait plusieurs révolutions et au bout du compte, les choses se sont toujours achevées de la même façon. Les petits s'étripent pendant que les gros négocient le partage de l'argent et du pouvoir et lorsqu'ils tombent d'accord, comme par miracle la révolution s'arrête. Alors, les petits retournent trimier à l'usine ou aux champs et restent des petits tandis que les gros continuent à se gaver de fric.
- Peut-être, mais pour nous ce n'est pas pareil. On veut une véritable démocratie, un pays dirigé par le peuple pour l'intérêt exclusif du peuple.
- C'est une belle façon d'énoncer les choses, mais cela reste du pipeau. Ta démocratie idéale n'a jamais existé autrement que sur le papier. Allez, disons peut-être à Athènes dans l'antiquité.
- Si un jour nous acquérons notre indépendance, nous nous souviendrons alors de l'époque coloniale et nous construirons une véritable démocratie. Mais dis-moi, tu n'es pas venu me voir pour refaire le monde je suppose ?

- Non ! En fait, je suis venu te dire au revoir et j'ai un cadeau pour toi.
- Au revoir ! Un cadeau ! Mais qu'est-ce que tu me racontes.
- Regarde dans le sac.

Mehmet ouvrit le sachet en papier pour y découvrir une bague en argent sur laquelle était gravé, GSA le trigramme du club de football des deux garçons.

- Ouah ! Elle est superbe, comment as-tu eu ça ?
- C'est mon oncle, après notre victoire l'année dernière qui en a fait fabriquer trois. Une pour Daniel qui avait intercepté la balle, une pour toi qui avait débordé la défense et une pour moi qui avait marqué le but.
- Elle est belle, quoi qu'il se passe, je la garderai toujours à mon doigt.
- Tu vois, quoi que tu en dises, nous restons tout de même des frères.
- Ne sois pas stupide, nous l'avons toujours été. Mais dis-moi, pourquoi un au revoir ?
- Je pars cette nuit pour Sidi-Bel-Abbès, j'ai décidé de m'engager dans la légion.
- Dans la légion ! Mais qu'est-ce qu'en dit ton père ?
- Rien, il ne le sait pas.
- Mais tu es devenu fou mon pauvre Momo. D'abord, il y a environ cinq cent kilomètres entre Alger et Sidi-Bel-Abbès, comment comptes-tu t'y rendre, à pied ?
- Je me suis arrangé avec un routier qui nous livre de temps à autre des oranges. C'est sur son parcours et contre un peu d'argent il m'amène avec lui.
- Allah y chafik ! Et tu crois que tu vas débarquer dans le camp et qu'ils vont te dérouler le tapis rouge ?

- Je n'en sais rien Mémé, mais j'en ai marre de trimbaler des pois-chiches, des olives et tout le reste pour gagner une poignée de figes. Je tente ma chance et on verra bien.
- Tu aurais dû en parler à ton père. Tu imagines, demain, quand tes parents vont se lever et ne vont pas te trouver ? Ils vont se faire un sang d'encre.
- C'est en partie pour ça que je suis là. J'ai préparé une lettre à leur attention et comme je sais que mon père te posera des questions quand tu viendras livrer, tu la lui remettras.
- Mince ! Pourquoi moi ?
- Nous jouions déjà ensemble alors que l'on savait tout juste marcher. Il sait que tu es mon ami. Je ne te demande pas de justifier quoi que ce soit, tu lui diras simplement que je suis passé te voir pour te donner cette lettre sans savoir ce qu'elle contient, un point c'est tout.
- C'est d'accord. Salam et bonne chance, Momo. Si tu y penses, envoie-moi de temps en temps de tes nouvelles.

Tendu comme un arc, il approcha de la maison familiale et frappa doucement à la porte. Sa mère ouvrit, le regarda quelques secondes tel un défunt revenant de l'autre monde puis, comme la plupart des mamans du monde, elle se jeta dans ses bras et le couvrit de baisers. Elle le fit rentrer, lui adressa quelques reproches bien compréhensibles avant de lui offrir des fruits, à boire, des gâteaux et du café.

- Tu as maigri, mon fils, lui lança-t-elle affectueusement, mais tu as pris beaucoup de muscles.
- Je n'y ai pas vraiment fait attention, mais il est vrai que ces six derniers mois n'ont pas été faciles.
- J'espère au moins qu'ils vous traitent bien, dans la légion.
- Ils nous ont d'abord brisés pour mieux nous reconstruire. Il faut pousser les gens à leurs limites pour leur faire découvrir

leurs capacités et les choses que nous prenions parfois pour des brimades étaient en fait, simplement destinées à nous endurcir.

- Drôle de manière d'appréhender la vie. Dis-moi, est-ce que par hasard tu serais affecté à Alger ? Tu sais ta chambre est encore disponible et elle n'a pas changé depuis ton départ.

- Non, maman ! En fait j'embarque demain matin pour l'Indochine.

- Pour l'Indochine, mais il y a la guerre là-bas.

- Oh ! Ce n'est pas vraiment une guerre, mais plutôt des actions de guérilla menées par des groupuscules communistes. Si tout va bien, d'ici deux ou trois mois nous les aurons réduits et nous rentrerons au pays.

- Apparemment, ce n'est pas l'avis de ton père, à propos, mieux vaut que j'aille au magasin lui annoncer la nouvelle et lui parler.

- Je me sens terriblement embarrassé de te voir faire le tampon. Je ne suis plus un adolescent timoré, je suis devenu un homme et je suis capable de m'expliquer avec lui.

- Ça finira par une dispute et je n'y tiens pas. Je veux que tu dînes ce soir avec nous et que tu passes la nuit ici, comme avant. Ça fait vingt-cinq ans que je le supporte et je sais comment m'y prendre avec lui. Comme toutes les femmes, au final, c'est moi qui décide, il suffit simplement de lui laisser croire que c'est lui qui a pris l'initiative.

Madame Sarino regarda tendrement son fils avant de jeter un regard à sa montre.

- Il doit fermer le magasin dans un quart d'heure environ, installe-toi, mange, bois, bref, fais comme lorsque tu étais encore ici.

Après une bonne heure d'attente, durant laquelle Maurice avala un bout du gâteau maternel tout en tentant mentalement d'affuter son argumentaire, il entendit la poignée de la porte

basculer. Surpris, il se leva d'un bon, comme il le faisait à la caserne, lorsqu'entra un gradé et attendit en silence la suite des évènements. Monsieur Sarino entra dans la salle à manger, observa son fils d'un visage de marbre, avant de briser la glace par une simple question.

- C'est quoi ce béret vert calé sous ton épaulette ?

- C'est la coiffe réglementaire des parachutistes de la légion étrangère.

- Ah bon ! Vous avez des paras maintenant, je l'ignorais, il y a longtemps ?

- Presque deux ans.

- J'ai vu les premiers lorsque nous avons débarqué en Provence en 44, j'avoue que ça m'aurait plu d'essayer, mais à plus de quarante ans je suis un peu vieux et de plus, j'ai une affaire à faire tourner.

- C'est un peu impressionnant, au début, mais on s'y fait vite.

- En somme, c'est un peu comme le vélo lorsque l'on est enfant. Allez, viens dans mes bras, mon fils.

L'homme garda un long moment son fils contre lui tout en lui tapotant affectueusement la nuque. Chez les Sarino, un homme ne pleurait pas. Lorsque la surcharge émotionnelle se fut enfin dissipée, il relâcha son étreinte et afficha un sourire forcé.

- Ta mère à raison, c'est vrai que tu as forcé. Allez, viens t'asseoir, mon grand, pendant que maman prépare le repas, on va s'efforcer de vider l'abcès intelligemment. Pourquoi ne m'as-tu rien dit, je suis ton père après tout.

- Qu'aurais-tu fait ? Tu me l'aurais interdit n'est-ce pas ?

- C'est probable, comprends-moi, mon fils, la guerre n'est pas une partie de chasse et même l'esprit le plus sordide ne peut imaginer toutes les horreurs que l'on peut y voir.

- Tu l'as faite, grand-père aussi, tu es bien placé pour en parler j' imagine. Cela dit, je ne fais que suivre l'exemple de mes ancêtres.

- Hélas ! Pas exactement. Lorsque pépé est parti en 1916, c'était pour défendre la France qui était attaquée. Lorsque j'ai débarqué à mon tour, en Provence, c'était pour la libérer de la botte des nazis.

- C'est au fond ce que nous allons faire en Indochine, sauver notre colonie du risque d'une invasion communiste.

- Je pense que c'est radicalement le contraire, vous n'allez libérer personne, vous allez combattre un peuple qui n'aspire qu'à sa liberté.

- Ma parole, papa ! Tu as pris la carte du parti communiste ou quoi ?

- Ne dis pas de bêtises, j'ai passé l'âge d'être stupide et je n'adhère à aucun parti. En revanche, à la différence de toi, je me renseigne.

- Comment, au travers des journaux qui parlent d'une sale guerre ?

- Vois-tu, j'étais dans les commandos d'Afrique lorsque nous avons débarqué, et avant de parvenir à mettre à genoux l'Allemagne, on en a bavé. Cela crée des liens indéfectibles entre anciens combattants et il se trouve que certains d'entre eux occupent des postes importants dans la police et notamment à la DST.

- Et alors ?

- Je vais tout d'abord t'expliquer pourquoi nous sommes de nouveau en conflit. Pendant la seconde guerre mondiale, pour Staline, Churchill et Roosevelt, De Gaulle n'était qu'un petit général arrogant et sans la moindre importance. A Yalta, ces gens se sont partagés le monde sans lui demander son avis et surtout, ils ont décrété que la France était devenue une

puissance secondaire et qu'en conséquence, elle devait lâcher ses colonies.

- Oui ! Mais De Gaulle n'est pas une carpette et il ne s'est pas laissé faire.

-En effet ! L'ennui, c'est que notre général n'avait pas les moyens de sa politique. Au départ, les grands de ce monde avaient décidé que la Chine de Tchang Kai-Chek occuperait le nord de l'Indochine tandis que les Anglais en contrôlèrent le sud. A Paris, comme toujours, au lieu de réagir, les politiciens ont tergiversé, pinailé. Il faut dire qu'à l'époque, les gros colons d'Indochine avaient plutôt soutenu Vichy et évidemment, les gaullistes n'étaient pas pressés de sauvegarder leurs intérêts. Lorsqu'ils se sont enfin réveillés Hô Chi Minh, soutenu par le parti communiste français, avait saisi l'opportunité et proclamé l'indépendance de son pays, ce qui faisait l'affaire des Américains qui rêvaient de nous en expulser. Pour ce faire, ils ont donc, au départ, soutenu financièrement et politiquement le Vietminh. De Gaulle a réagi en envoyant sur place Leclerc mais il était déjà trop tard. Ce dernier, conscient de la situation, avait fini par renoncer à la confrontation armée et avait trouvé un accord politique avec Hô Chi Minh. Cependant, après le décès accidentel du maréchal, l'accord est devenu lettre morte et De Gaulle a décidé d'utiliser la force.

- C'est normal, ce sont les colons qui, comme ici, avaient construit ce pays.

- Ces pays existaient bien avant notre arrivée et c'est là toute la différence. Les colons d'Indochine sont simplement venus pour piller les richesses et exploiter les populations locales.

- Ils ont bâti des barrages, des usines, ils ont aussi modernisé les villes, édifié des réseaux routiers et pour finir, ils ont apporté aux indigènes la culture et la civilisation.

- Depuis des siècles, ils possédaient leur propre culture, détrompe-toi. Pour le reste, toutes ces constructions à grands

frais pour le contribuable français n'ont servi qu'à des gens déjà très riches afin de leur permettre d'acheter à vil prix puis d'importer du thé, du café, du caoutchouc, du ciment, du charbon, du zinc, voire de l'opium. Les populations locales ont été exploitées pour transformer, en contrepartie de salaires misérables, des textiles, du tabac et autres produits revendus très chers dans le monde entier.

- Mais pourquoi me racontes-tu tout cela, papa ? Tu préférerais que l'on délaisse ce pays au profit des communistes ou des Américains ?

- Après tout pourquoi pas ? Peut-être que la grande Amérique n'arriverait pas à se sortir de ce borbier, parce qu'il y a un détail que tes chefs ont oublié de te préciser.

- Dans l'armée, on te donne rarement des explications et tu le sais. Tu reçois des ordres et tu les exécutes, un point c'est tout. Mais dis toujours, cela me sera peut-être utile.

- Les communistes Chinois ont fini par renverser Tchang Kaï-Chek, autrement dit, le Vietminh commence à recevoir une aide massive aussi bien dans le domaine matériel, que technique et tactique, en résumé, d'ici quelques mois, ce ne sont plus des maquisards sous-armés que vous allez devoir combattre, mais des troupes entraînées, structurées et probablement aussi bien équipées que vous.

- Que veux-tu que je fasse, papa ? Que je déserte, que j'abandonne mes frères d'armes et que j'aie me planquer.

- Tu ne le feras pas de toute manière, tu as du sang dans les veines comme toutes les générations de Sarino qui se sont succédées en Algérie. Toutefois tu restes mon fils et malheureusement, je ne lis pas dans la boule de cristal. Alors quoi qu'il advienne, il est de mon devoir de te mettre en garde et de t'expliquer pourquoi on t'envoie là-bas.

- Tu viens de le faire et je t'en remercie. Maintenant, penses-tu que maman a besoin d'un coup de main en cuisine pour préparer le repas ?

- Ta mère sait très bien se débrouiller toute seule, ne t'inquiète pas de cela. Il y a encore deux choses que tu dois savoir.

- Eh bien ! Allons-y, je t'écoute.

- Outre les motifs économiques, dont je t'ai parlé précédemment, il y a une raison plus sordide de maintenir le corps expéditionnaire sur place. Comme tu le sais, j'imagine, il existe une banque indochinoise autorisée à frapper sa propre monnaie.

- Bien sûr ! Et alors ?

- A la fin de l'année 1945, un obscur petit fonctionnaire des finances a décidé de fixer le taux de change de la piastre, la monnaie locale, à dix-sept francs, alors que sur les marchés financiers asiatiques, elle s'échange à seulement huit francs cinquante, donc, la moitié, à condition d'avoir une raison de réaliser des profits là-bas, voire simplement de vivre sur place. Tu commences à comprendre l'arnaque ?

- Pas vraiment.

- Tu as bien fait de ne pas te lancer dans les affaires, mon garçon, tu n'es vraiment pas doué pour cela. En clair, il suffit d'avoir une entreprise bidon enregistrée à Hanoi ou à Saigon, voire même un simple prête nom et envoyer sur place des valeurs quelconques, francs, dollars, or ou autre. Ensuite, échanger ces valeurs contre des piastres indochinoises puis, revenir en France et changer les piastres en francs. Pour faire simple, tu pars avec un million de francs français, tu achètes des piastres à Saigon et tu reviens en France ou en échange, grâce à l'argent du contribuable, l'État te reverse deux millions.

- C'est un scandale, cela dure depuis quatre ans et personne n'a réagi ?

- Toutes les mafias que compte notre grand empire colonial sont dans la combine, évidemment. Mais il y a aussi de hautes personnalités de la finance, de l'industrie, de la politique et même de l'armée. Des familles ont bâti de véritables fortunes grâce à cette combine, alors inutile de te dire que c'est l'omerta la plus totale. Il y a même eu le cas d'un pauvre couillon de journaliste, qui avait décidé de lever le voile sur cette affaire, mais fort opportunément, il est mort dans un accident d'avion.

- Les fumiers ! Et tu en as encore beaucoup de magouilles comme celle-là à me raconter.

- Juste une, mais sur ce sujet, je te demande de garder le secret absolu car elle me vient d'un ami, officier à la DST.

- De mieux en mieux ! De quoi s'agit-il ?

- Au mois de mai de cette année, peu de temps avant que tu ne partes, le chef d'état-major des armées a fait une inspection éclair en Indochine à la suite de laquelle il a pondu un rapport alarmant classé ultra secret. Il y dénonçait non seulement la corruption endémique liée notamment à l'affaire des piastres, mais aussi, l'incompétence abyssale de l'état-major et des autorités civiles en Extrême-Orient ainsi que les conditions précaires dans lesquelles se battent les hommes et les officiers subalternes laissés quasiment à l'abandon. Pour couronner le tout, il expliquait en détail que compte tenu de la faiblesse des effectifs et des moyens, la ligne de défense mise en place le long de la frontière chinoise était devenue intenable et il préconisait d'évacuer rapidement cette zone avant qu'elle ne se trouve complètement isolée du corps de bataille principal.

- Comment as-tu appris l'existence de ce rapport ?

- D'après mon ami, au mois de septembre, un bidasse qui rentrait d'Indochine a eu maille à partir avec deux vietnamiens, à la gare de Lyon, à Paris et comme par hasard, juste en face d'un commissariat. Evidemment, les flics sont intervenus et en fouillant les protagonistes, ils ont trouvé sur les vietnamiens un

exemplaire du fameux rapport secret, ainsi qu'une longue liste de noms de hautes personnalités de notre bonne République. La DST a été mise sur le coup et là, surprise, elle a découvert qu'une multitude d'exemplaires avait été diffusée et de plus, qu'un viet nommé Van Co, un proche de l'empereur Bao-Dai, arrosait à coup de chèques des responsables de la plupart des partis politiques, ainsi que des généraux de l'armée. Parallèlement, les services secrets qui écoutent en permanence les radios pirates du Vietminh, ont découvert, médusés, que l'ennemi avait connaissance de ce rapport. En résumé, Giap connaît exactement la structure du corps expéditionnaire, ses positionnements, son armement, sa capacité d'intervention et surtout ses faiblesses.

- C'est peut-être un coup d'intox pour faire tomber le Vietminh dans un traquenard. Giap pense avoir les cartes en mains, il va préparer ses offensives en fonction de ce qu'il croit être la vérité. Nous allons le prendre à son propre piège et le détruire.

- J'aimerais qu'il en soit ainsi, mais hélas, je crains que ces bévues soient le résultat de la guerre que se livre les différents partis depuis le départ de De Gaulle. Ils n'en ont rien à foutre des pauvres types qui meurent à l'autre bout du monde, tout ce qui compte pour eux c'est le pouvoir et le fric.

Maurice allait rétorquer lorsque sa mère entra dans la pièce un plat consistant entre les mains. Après s'être attablés et pour ne pas mettre mal à l'aise la cuisinière, les deux hommes décidèrent de parler de sujets plus légers. On évoqua le magasin, l'équipe de football, les amis et les parents, les petits bobos et les maladies de chacun. Alors que le repas touchait à sa fin, dans une ambiance totalement décontractée, Maurice posa une question qui se voulait anodine.

- Et mon ami, Mehmet, il fait toujours dans le légume et dans le fruit ?

- Son père est mort il y a trois mois, d'une crise cardiaque, je crois, répondit sa génitrice un peu gênée. Nous n'avons pas pu t'en informer puisque nous ignorions comment te joindre.
- J'en suis désolé, c'était un brave type et un bosseur. Après le repas, j'irai faire un tour dans la casbah au moins pour lui présenter mes condoléances.
- Inutile, mon garçon rétorqua son père. Après l'enterrement, il a jugé que le meilleur moyen de sortir sa famille de la pauvreté était de s'engager. J'ai, bien sûr, essayé de l'en dissuader, mais il m'a répondu qu'il avait choisi les transports militaires afin d'obtenir son permis poids lourds et qu'après la fin de son contrat, il achèterait un camion d'occasion et ferait le routier.
- Mais où est-il actuellement ?
- L'armée n'a même pas de poids lourds en état de marche pour leur apprendre à conduire, alors, il a passé trois semaines de formation théorique avant de partir pour l'Indochine.

Après une heure d'attente, dans un silence de cathédrale, un petit homme en tenue kaki, coiffé d'un Non Là (chapeau traditionnel conique) et encadré par une dizaine de soldats en armes fit son entrée dans le bâtiment. Aussitôt, les sentinelles, visiblement agitées par cette apparition soudaine, distribuèrent des coups de crosses et de nerfs de bœufs afin d'obliger les prisonniers à se lever et à adopter une attitude de soumission vis-à-vis du nouvel arrivant. Le Can-Bô (commissaire politique Vietminh), maître de la vie et de la mort venait de pénétrer dans l'arène. Une fois les hommes debout, au garde-à-vous et la tête baissée, les bodoïs parcoururent les rangs, arrachant au passage tous les insignes de leur appartenance à une unité, ainsi que leurs galons. Lorsque cette première phase d'humiliation fut achevée, le Can-Bô prit place au milieu du hangar, main derrière le dos et jambes écartées.

- Vous êtes tous des criminels de guerre, lança-t-il soudain de sa voix nasillarde, et en tant que tels, vous mériteriez tous d'être exécutés. Cependant, notre vénéré président, le camarade Hô Chi Minh, a décidé de faire montre d'une grande clémence à votre égard. Vous êtes tous parents de gens issus, d'une manière ou d'une autre, des masses laborieuses et vous vous êtes laissés stupidement bernés par l'idéologie des partis réactionnaires, bellicistes, capitalistes, colonialistes, exploiters de la classe ouvrière et des honnêtes travailleurs. Nous allons donc essayer de vous sauver en vous ramenant dans le camp de la justice et de la liberté. Lorsque nous vous aurons rééduqués, vous serez des hommes nouveaux, des combattants de la paix et comme nous, vous lutterez contre le totalitarisme financier, le capitalisme sauvage, l'exploitation des masses laborieuses par un panel de nantis et vous mettrez votre énergie à combattre la tyrannie, le despotisme de ces vipères lubriques et vous lutterez comme nous pour la justice et pour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Vos ancêtres se sont battus en 1789, lors de la mère de toutes les révolutions pour gagner leur liberté. Certains d'entre vous ont conduit de dures batailles pour bouler l'occupant nazi hors de votre pays. C'est exactement ce que fait aujourd'hui le petit peuple vietnamien. L'arrogance et l'agressivité des réactionnaires capitalistes vous a complètement intoxiqués et de combattants de la liberté, vous êtes devenus les fervents serviteurs des forces bellicistes. Néanmoins, nous allons vous offrir une chance d'expurger de votre esprit tous ces travers malsains et de vous reconstruire. Vous avez sans doute noté qu'il n'y a ici aucun barbelé, aucune porte et pas de mirador. Nous sommes un peuple accueillant et pacifique et en tant que tel, vous serez considérés comme nos invités. Nous vous faisons confiance, à vous donc de prouver que nous ne nous sommes pas trompés. Maintenant, nous allons vous répartir en cellules de travail et de réflexions et vous élirez

démocratiquement, dans chacune d'entre elles, un secrétaire ainsi qu'un délégué qui fera l'intermédiaire entre votre groupe et la direction du camp. Dans sa grande clairvoyance, notre président, le camarade Hô Chi Minh, est bien conscient de l'inquiétude et de l'angoisse de vos familles, aussi, dans la mansuétude qui le caractérise, il ne souhaite pas vous garder loin des vôtres. C'est la raison pour laquelle, plus vous collaborerez et plus vous ferez preuve d'assiduité à devenir des hommes nouveaux, plus une opportunité de libération inconditionnelle deviendra envisageable. Pour l'instant, vous êtes des individus nocifs car vous êtes encore trop contaminés par votre culture bourgeoise et vous risqueriez de polluer la bonne ambiance du camp en diffusant de fausses nouvelles. Aussi, dans le but de ne pas détruire les efforts de vos camarades déjà présents ici et qui œuvrent à leur travail de reconstruction, nous allons vous maintenir à l'écart et vous préparer à les rejoindre. Comme tout honnête travailleur des masses laborieuses, il vous faudra mériter votre nourriture quotidienne. Ici, pas question de capitalistes parasites ou de profiteurs du labeur du peuple, ceux qui ne travaillent pas, ne mangent pas.

C'est à l'occasion d'une de ces sorties qu'il aperçut un jour, assis sur un banc, en compagnie d'un infirmier son ami Mehmet. Les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre, s'étreignirent longuement afin d'évacuer le trop plein d'émotion puis, allumèrent chacun une cigarette avant de s'observer un long moment.

- Je suis heureux de voir que tu t'en es sorti affirma Maurice afin d'amorcer la conversation.

- C'est une grande joie pour moi aussi de te savoir vivant, mon vieil ami. Comment ça s'est passé après notre départ ?

- Plus ou moins bien selon les périodes. Parfois nous avons des geôliers assez tolérants qui fermaient les yeux sur certaines broutilles. En revanche, à d'autres moments, nous avons de véritables salauds qui prenaient un malin plaisir à nous faire souffrir.

- Pour nous c'était un peu différent. Nous manquions de tout, comme avant, mais il n'y avait plus de brimades, de tortures ou d'exécutions sommaires.

- C'est sans doute la raison pour laquelle tu as survécu.

- Très franchement, je l'ignore. Sur l'ensemble des gars capturés sur la RC4, nous ne sommes que trois à être encore en vie et dans quel état.

- Au camp 113 ce n'était pas mieux. Nous ne sommes qu'une dizaine d'anciens à avoir échappé à la mort. Un phénomène d'adaptation j'imagine, car parmi les types capturés à Dien-Bien-Phu, quatre-vingt-dix pour cent sont décédés en à peine cinq mois de captivité.

- Pauvres gars ! As-tu vu du monde depuis que tu es arrivé ? Demanda Mehmet afin de dévier la conversation.

- Quelques prisonniers survivants, des officiers du service de presse qui sont venus me photographier et des types du renseignement militaire.

- Nous avons vu probablement les mêmes, et après m'avoir questionné pendant deux heures à la méthode flic, style vous n'auriez pas adhéré à l'évangile vietminh, sais-tu ce que ces enfoirés m'ont annoncé ?

- Non !

- Eh bien, figure-toi que le gouvernement envisage de nous supprimer nos indemnités de vivres au motif que pendant quatre ans, les Viets nous ont nourris et logés.

- Quelle bande de fumiers s'emporta Maurice. Nous avons fait notre devoir de soldats, nous avons vu des milliers de nos frères crever dans la jungle, les rizières et les camps de la mort

vietminh où nous avons survécu par miracle pendant que ces salopards de politiques, d'industriels, de financiers et de généraux d'opérette se gavaient sur notre dos. Et pour couronner le tout, voilà qu'ils veulent encore nous enlever une part du misérable pécule que nous avons largement mérité. Si je m'écoutais, je les passerais tous à la mitrailleuse.

- Calme-toi Momo, il ne sert à rien de s'énerver, il y a toujours eu des pourris, quels que soient les régimes et ce n'est pas aujourd'hui que les choses vont changer.

- Ma parole ! Aurais-tu réellement adhéré à l'idéologie marxiste-léniniste ?

- Bien sûr que non ! En revanche, j'ai compris que vos ancêtres avaient décapité la monarchie de droit divin pour la remplacer par celle du fric mais qu'au bout du compte, la bourgeoisie est devenue la nouvelle noblesse et nous, les petits, restons leurs esclaves et accessoirement de la chair à canon pour protéger leurs intérêts.

- Je dois te concéder que tu n'as pas entièrement tort. Que comptes-tu faire une fois de retour au pays ?

- Je ne sais pas vraiment. Mon contrat s'achève début novembre alors, soit je rempile pour cinq ans, soit j'achète un camion et je me mets à mon compte comme chauffeur-livreur.

- Tu n'as pas abandonné ton vieux rêve, Au fond, c'est une bonne idée. Je pense même que mon père te trouvera quelques contrats de transport, histoire de te constituer une première clientèle.

- Ton père est un brave homme, il a toujours été correct avec moi et je sais que je peux compter sur son soutien, surtout lorsqu'il apprendra tout ce que nous avons enduré ici. Et toi, que penses-tu faire après ton retour en Algérie ?

- Il me reste encore six mois d'engagement et malgré tout ce qu'on en a bavé, je me vois mal finir ma vie en vendant des produits divers dans le magasin de mon père. J'aime l'aventure

et le risque, l'ennui c'est que j'ignore ce que nous allons devenir. D'après les rares survivants avec lesquels j'ai discuté, la plupart des troupes d'élite, paras, commandos, légionnaires, spahis, tirailleurs, bavouan etc... ont été anéanties à Dien-Bien-Phu ou dans les camps vietminh. Jusqu'à la dernière minute, alors que tout était foutu depuis début avril, l'état-major a continué à envoyer des renforts dans cette boucherie. A croire que Paris ne souhaitait pas voir revenir en France autant de types aguerris et chargés d'amertume.

- Ne dis pas de conneries, mon ami, des tractations étaient en cours et les émissaires français souhaitaient sans doute arriver à la table des négociations en position de force.

- Tu parles d'un plan génial. Non seulement nous avons envoyé nos meilleures unités au tombeau, mais nous avons aussi perdu la bataille contre Giap et désormais la guerre d'Indochine.

- C'était couru d'avance. Dès octobre 1950, après notre défaite sur la RC4, nos chefs étaient probablement conscients que la Chine allait soutenir le vietminh et que Giap aurait alors tout son temps pour pousser le corps expéditionnaire jusqu'à la rupture. Il fallait négocier, mais nos dirigeants ont insisté par orgueil, sans doute aussi par cupidité et surtout parce que comme la plupart des occidentaux, les français manquent de sagesse et d'humilité. Tu sais, Momo, aucun peuple, si puissant soit-il, ne peut asservir éternellement un autre peuple.

- Nous n'étions pas là pour les asservir, mais simplement pour les protéger de l'assujettissement à la sauce communiste. Tu les as vu à l'œuvre, tu as vécu l'horreur des camps, tu sais très bien de quoi ils sont capables, même sur leurs propres concitoyens.

- Je ne te parle pas de gens comme nous. Au fond, nous ne sommes que de simples bidasses qui avons fait notre devoir et exécuté des ordres. Je te parle des industriels, des financiers, des banquiers et autres pourris qui nous ont envoyé dans ce merdier pour conserver leurs privilèges et leur fric.

- Là, je suis d'accord avec toi. Pour en revenir à ta question sur mon devenir, tout dépendra de la suite. Si l'armée réorganise les bataillons parachutistes, je reprendrai sans doute du service. Dans le cas contraire on verra. Peut-être monterai-je des hangars de stockage de marchandises que tu viendras livrer et ainsi, nous continuerons à bosser ensemble, comme des frères.
- Ce sera avec plaisir. Il faut que j'y aille maintenant, c'est l'heure de ma piqûre quotidienne, à plus tard, vieux.

Les deux familles s'installèrent à une grande table, prirent commande de spécialités locales et échangèrent quelques propos futiles jusqu'à ce que le regard de Maurice soit attiré par un exemplaire de l'Alger républicain, un journal vieux de trois jours, posé sur le comptoir. En diagonale, il décrypta quelques mots comme **Toussaint tragique, provocateurs, semeurs de paniques, poignée d'agitateurs inconscients ou corrompus.**

Lorsque les premiers plats furent servis et alors que Mehmet décrivait avec force détails les paysages envoûtants du Tonkin, le charme mystérieux des indochinoises, à un auditoire féminin particulièrement attentif, Maurice se tourna vers son père pour le questionner discrètement.

- Dis-moi, papa, c'est quoi cette toussaint tragique, et qu'est-ce qu'ils veulent encore ces fumiers de communistes ?
- Je préférerais que l'on parle de tout cela à la maison afin de ne pas gâcher cette réunion de famille. Disons, pour faire bref, que la défaite d'Indochine a suscité des vocations révolutionnaires, ici même, en Algérie. Il y a eu une série d'attentats sur l'ensemble du territoire avec quelques victimes et des dégâts relatifs. En revanche, l'impact psychologique est immense et même le parti communiste algérien s'en est indigné.

- Etonnant de la part de ces salauds, après tous les coups tordus qu'ils nous ont faits en Indochine.

- Ne soit pas aussi vindicatif, mon fils. Tu sais, dans la vie, rien ni personne n'est seulement bon croyant ou hérétique, blanc ou noir, bon ou mauvais, gentil ou méchant. Ce genre d'analyse est une approche aussi stupide que primaire d'une réalité bien souvent plus complexe. La plupart des communistes du premier cercle sont de braves gens qui croient en des concepts comme la liberté, l'égalité, l'amitié, le respect mutuel, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes etc...Evidemment, comme dans tout système, il existe un second cercle, plus restreint, dans lequel s'immiscent les opportunistes, les intrigants et autres faux-culs, ceux qui se foutent comme d'une guigne de la ligne idéologique mais qui tentent d'en tirer profit en jouant le jeu et en rendant des services. Naturellement, tout en haut de l'échelle, se trouve le dernier cercle, celui très étroit des grands initiés, ceux qui connaissent le but réel de l'action ou de l'idéologie qu'ils professent et qui planifient en conséquence les opérations à conduire.

- Je serais enclin à faire preuve d'empathie vis-à-vis des moutons du premier cercle si je n'avais pas vu et subi toutes les horreurs que ces fumiers nous ont fait vivre.

- Je m'en doute, mon garçon, mais regarde ta mère, celle de Mehmet et ses deux sœurs, elles sont rayonnantes de joie. Alors ne gâchons pas ces retrouvailles et faisons bonne figure, nous parlerons de tout cela en tête-à-tête à la maison.

Un matin d'août 1955, le BEP reçut l'ordre de se porter entre Philippeville et Constantine où une agitation anormale de la population avait été observée par les services de renseignements de l'armée. Depuis plusieurs jours, en effet, quelques centaines de soldats de l'ALN parcouraient les villages

de la zone afin d'y instiller la haine de l'européen, les assurer d'une victoire prochaine de la révolution grâce au débarquement imminent des troupes égyptiennes et exciter le désir de vengeance parmi les musulmans. Le 20 Août, en fin de matinée, la compagnie de Maurice dut faire mouvement afin de se rendre au plus vite à El-Halia, un village proche de Philippeville qu'un avion de tourisme venait de survoler. Selon les informations transmises par le pilote, des coups de feu y étaient échangés et des corps ensanglantés jonchaient les rues de la petite cité minière. La compagnie embarqua immédiatement dans plusieurs camions et prit au plus vite la direction du village. Dès leur arrivée en vue des premières habitations, les légionnaires essayèrent un tir nourri d'armes automatiques venu des toitures des habitations. Comme ils l'avaient fait à de nombreuses reprises, les hommes bondirent des véhicules, mirent deux mitrailleuses en appui de feu avant de se lancer par bonds successifs à l'assaut du village. Moins d'une heure plus tard, des centaines de fellaghas fuyaient les lieux comme une volée de moineaux tandis qu'une douzaine de soldats de l'ALN survivants déposaient les armes. Le capitaine de compagnie rejoignit ses hommes et distribua aussitôt des ordres brefs.

- Première section, vous contournez le village et vous bloquez tout repli de l'ennemi. La seconde, vous rentrez par l'est et vous fouillez chaque maison de fond en comble. A la moindre résistance ou signe d'agressivité, vous ouvrez le feu. Sarino, avec tes gars tu me suis, même consigne.

La section se divisa aussitôt en deux colonnes de manière à couvrir chacun des côtés de la rue principale puis, les légionnaires entamèrent leur progression vers le centre du village. Dès l'entrée, ils découvrirent le corps d'un adolescent dont les quatre membres avaient été tranchés à la hache, mais l'inspection des différentes maisons allait les conduire au cœur

de l'abomination. Les hommes avaient été égorgés et asexués, les femmes avaient été violées, éviscérées puis éviscérées, les enfants avaient été eux aussi égorgés et un nourrisson de quelques jours avait été découpé en morceaux puis, remis dans le ventre de sa défunte mère. Certains des légionnaires, ne pouvant supporter ce spectacle apocalyptique sortirent brusquement des maisons pour vomir. Maurice, lui, demeura un long moment à regarder ces malheureuses victimes, avant de reprendre la progression pour faire sa jonction avec la deuxième section. Le teint de cire du capitaine et de ses hommes en disait long sur ce qu'ils avaient vu dans les autres maisons, cependant, personne ne fit montre de la moindre manifestation de colère ou de haine.

- Trouvez des couvertures ou des draps pour envelopper décemment ces pauvres gens, lança le capitaine d'une voix glaciale, puis la première section se rendra à la mine pour vérifier si les hors-la-loi s'y trouvent encore. Faites attention, ils ont peut-être piégé des parties de la construction. Sarino, avec tes gars vous me regroupez les blessés dans l'église, je vous envoie le médecin et les infirmiers. Ensuite, tu conduiras les survivants jusqu'au groupe d'appui. Je prends contact avec Philippeville pour les suites à donner.

Maurice et les hommes de sa section s'attelèrent à ces tâches morbides puis ramenèrent le groupe des survivants jusqu'au véhicule de commandement, afin de les maintenir loin des prisonniers. Au même instant, les hommes de la première section rejoignaient leurs camarades, poussant devant eux, sans ménagement, une trentaine de fellaghas qui n'avaient pas eu le temps de fuir le village. Les légionnaires distribuèrent de l'eau aux survivants, aidèrent les personnes âgées à s'asseoir avant de les interroger sur le déroulement des faits.

- A quelle heure l'attaque a-t-elle commencée, demanda doucement Maurice à une jeune femme visiblement traumatisée ?

- Il était environ onze heures trente et mon mari allait rentrer de la mine. Je préparais le repas de midi, lorsque j'ai entendu le youyou hystérique de femmes musulmanes.

- Des femmes ? Qu'avez-vous fait ensuite ?

- Sur le moment, je pensais qu'il s'agissait d'une fête, je suis donc allée à la fenêtre pour voir.

- Qu'avez-vous vu ?

- Environ trois cents musulmans, dont beaucoup d'employés de la mine avec lesquels nous vivions en bonne intelligence. Ils ont envahi le village et massacré tous les gens qu'ils croisaient.

- Y avait-il eu un problème auparavant entre les deux communautés ?

- Pas du tout, bien au contraire. A la mine, tous les employés se soutenaient, ils percevaient le même salaire et bénéficiaient des mêmes avantages sociaux. Nous nous recevions régulièrement et, il y a deux jours à peine, l'un des assassins parmi les plus virulents était invité au mariage d'une amie européenne qu'aujourd'hui, ils ont égorgé. C'est monstrueux et totalement incompréhensible.

- Est-ce qu'une ou plusieurs personnes les dirigeaient et si oui, avez-vous reconnu certaines d'entre elles ?

- Non ! Il y avait des hommes en uniforme que je n'avais jamais vus auparavant et qui semblaient les guider, mais ils n'ont pas participé directement au massacre. En revanche, les gens que l'on connaissait et qui se sont comportés comme des brutes sanguinaires paraissaient totalement fanatisés, voire drogués.

- Que s'est-il passé ensuite ?

- Je l'ignore. Lorsque j'ai vu qu'ils entraient dans les maisons des européens et des musulmans qui étaient restés parmi nous et qu'ils assassinaient les gens sans distinction de religion, d'âge ou

de sexe, j'ai pris ma petite fille et je suis allée me cacher dans une alcôve où, par chance, ils ne m'ont pas trouvée.

- Je vous remercie. Restez là, nous allons nous occuper de vous. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à le demander à un des légionnaires.

- Je voudrais savoir où se trouve mon mari. Il devait rentrer de la mine vers midi, je ne l'ai pas vu. Peut-être est-il resté là-bas, à l'abri avec les autres.

- Je vais me renseigner, ne vous inquiétez pas, je reviens dès que j'ai du nouveau.

Maurice caressa doucement la joue de la jeune femme avant de se diriger vers la section de commandement où le capitaine, en grande conversation avec Philippeville, venait de couper la liaison radio.

- Messieurs, lança-t-il sur un ton de conférencier, c'est le bordel. Philippeville, Constantine et une quarantaine de localités ont été attaquées à la même heure, il ne fait donc aucun doute qu'il s'agit d'une opération concertée. Les hôpitaux débordent de blessés, la moitié des toubibs sont actuellement en vacances et ils ne savent plus comment se sortir de ce merdier. Nous avons ordre de faire mouvement sur Philippeville pour y transporter ceux qui ont une chance de survivre, pour les autres, piquez-les à la morphine afin qu'ils partent sans trop souffrir.

- Mon capitaine, intervint Maurice, nous avons une cinquantaine de prisonniers. Est-ce qu'on les amène avec nous ?

- Gardez-moi trois types de l'ALN et autant de fellaghas capturés, je veux savoir qui est derrière ce massacre et pourquoi.

- Et les autres, mon capitaine ?

- Nous n'avons ni le temps, ni les moyens de nous en occuper, alors, débarrassez-nous de ces fumiers.

Au printemps de 1956, après de nombreuses opérations dans les djebels situés au sud de Tébessa, Maurice et ses compagnons purent prendre quelques jours de repos. Ce dernier profita, bien sûr, de ce répit pour retourner à Alger et passer un peu de temps en famille. A son grand étonnement, monsieur Sarino, après dix ans d'abstinence avait recommencé à fumer et visiblement, il semblait inquiet. Ce matin-là, il ferma le rideau métallique du magasin vers onze heures et convia son fils à aller partager une anisette dans son quartier général, rue de Tanger. Après avoir discuté un long moment avec le tenancier qui connaissait Maurice depuis son enfance, les deux hommes s'attablèrent dans un coin discret. Ils échangèrent encore quelques propos futiles, jusqu'à ce que Maurice, n'y tenant plus, décide de crever l'abcès.

- Papa, je te sens tendu, tu as repris la cigarette que tu t'étais promis de ne plus jamais toucher. Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

- Ne dis rien à ta mère, mais en ce moment, avec tous ces événements, les affaires ne vont pas très fort.

- Sans doute un petit passage à vide, tu as toujours ta clientèle d'habitues et ceux-là ne te laisseront pas tomber.

- Détrompe-toi, mon garçon, depuis que le gouvernement Mollet a limogé Soustelle pour le remplacer par Lacoste, l'instabilité règne dans toute l'Algérie. Ce nouveau gouverneur a divisé le pays en trois zones, une d'opération où sont censés se dissimuler les rebelles, une autre de pacification où l'armée fait du social et entraîne des villageois fidèles à la France à se défendre, et pour finir, une zone interdite où tout individu présent est abattu à vue. Pour contrôler cette espèce de no man's land, il a fait détruire des milliers de douars, déplacer plus d'un million de paysans qui, aujourd'hui, croupissent dans des refuges, plongés dans la misère et une famine endémiques. Un vrai nid de futurs combattants pour les recruteurs du FLN. Pour couronner le tout, les rebelles se sont infiltrés dans tout Alger et

particulièrement au cœur de la casbah, où depuis, ils règlent leurs comptes avec le MNA de Messali Hadj et où ils ont parallèlement établi tout un tas d'interdits pour contrôler la population musulmane.

- Du genre ?

- Interdiction de fumer, de boire, d'écouter de la musique, de jouer, de travailler pour des roumis, d'acheter chez eux et cetera. Résultat, je ne vends quasiment plus de tabac ni d'alcool à l'exception de mes quelques clients européens, et de plus, mes ventes de fruits et de légumes sont en chute libre.

- Quelles carpettes ! Tous ces gens, que tu as fait travailler, ceux à qui tu as consenti à de nombreuses reprises des crédits te laissent tomber parce qu'une poignée de guignols les menace, c'est pitoyable.

- Hélas ! Il ne s'agit pas de simples menaces. Tous ceux qui osent braver les interdits sont systématiquement châtiés, souvent en public. Pour une cigarette, c'est le nez qui est coupé, pour un verre d'alcool, ils tranchent les lèvres et les oreilles et surtout, malheur à celui qui côtoie des européens ou travaille pour eux. Il y a quelques jours, un brave paysan chez qui je prenais quelques fruits depuis des années a été condamné à mort par le FLN. Ils lui ont tranché les quatre membres à la hache avant de le laisser se vider de son sang.

Dans le but d'endiguer ce souverainisme exacerbé, la France, la Grande-Bretagne et Israël avaient mis au point un de ces plans bidons dont seuls les politiques ont le secret, une opération de reconquête qui devait se dérouler en trois phases. Dans un premier temps, Israël devait lancer une attaque par le Sinaï, au motif que des moudjahidines pénétraient régulièrement sur son territoire, et profiter ainsi de l'occasion pour détruire les infrastructures militaires de l'Égypte. Ensuite, les Français et les Britanniques devaient envoyer un ultimatum aux deux

belligérants en pariant sur le fait que Nasser refuserait de s'y soumettre. Pour finir, fort de leur bon droit, les deux pays attaqueraient alors les troupes du Raïs et progresseraient le plus rapidement possible vers le Caire afin d'éliminer ce chef peu docile. Enfin, Français et Britanniques, une fois la victoire militaire acquise, mettraient la communauté internationale face à cette nouvelle situation, en arguant du fait qu'ils avaient agi, non comme des agresseurs, mais en tant que force d'interposition.

Après un bombardement intensif de l'escadre franco-britannique, Maurice et ses compagnons débarquèrent à Port Fouad. Le REP avait pour mission de s'emparer de la ville, de descendre ensuite vers le sud, afin de faire sa jonction avec le 2^{ème} RPC parachuté la veille, puis foncer sur la capitale dans le but de renverser Nasser. La mission était quasiment accomplie et le succès des armes acquis, lorsque le régiment reçut l'ordre incompréhensible de cesser le feu immédiatement et de rester sur place. Après une série de tergiversations, d'ordres et de contre-ordres, et plusieurs jours d'incertitude, les légionnaires furent de nouveau embarqués sur les navires de la marine et reconduits sans la moindre explication jusqu'à leur point de départ en Algérie.

Après cette victoire militaire, mais cet échec patent au niveau diplomatique, le régiment demeura quelques temps au camp de Zéralda en attente de nouvelles missions. Maurice profita donc de cet intermède de décembre pour prendre un peu de repos et rendre visite à son ami Mehmet. Afin de ne pas mettre ce dernier dans l'embarras, il avait revêtu un petit costume ridicule qui lui donnait l'aspect d'un épicier endimanché. Par ce subterfuge, il souhaitait donner à un observateur extérieur l'image d'un petit commerçant venant négocier avec Mehmet le prix d'une prestation de transport. Contrairement à ses appréhensions, les retrouvailles se firent

sans difficulté et le nouveau gérant de société accueillit son ami avec beaucoup de joie.

- Quel plaisir de te revoir enfin, lança Mehmet en lui prenant chaleureusement les mains. J'ai appris que tu étais passé voir ton père au printemps, malheureusement, je me trouvais à Oran.

- Ce n'est pas grave, tu fais du transport, il est normal que tu sois parfois absent. Alors, comment vont les affaires ?

- Pas trop mal ! J'étais justement à Oran pour ouvrir un centre de stockage et de distribution. Je commençais à avoir une clientèle conséquente dans la région et je souhaitais disposer d'un point de chute sur place avec un magasinier, un chauffeur et un camion. Le service y est désormais plus rapide et surtout, cela coûte moins cher que de venir depuis Alger.

- Mes compliments, en un peu plus d'un an, tu es devenu un homme d'affaire avisé.

- J'essaie surtout de pérenniser l'entreprise. Je réinvestis la majeure partie des bénéfices de manière à me développer et quand j'aurai les reins assez solides, je te rendrai ton fric et je songerai à mettre ma famille et moi-même à l'abri.

- Et les événements ne te posent pas trop de soucis ?

- J'essaie d'éviter les zones de concentration militaire ou celle du FLN, mais évidemment, parfois je n'ai pas le choix. Il y a quelques semaines, j'ai dû effectuer un transport entre Tizi Ouzou et Philippeville via Sétif, c'était plutôt chaud.

- Tu as été attaqué je parie.

- Non ! Mais j'ai été contrôlé au moins dix fois soit par des barrages militaires, soit sur les routes de montagnes par des partisans de l'ALN. J'ai perdu au moins cinq heures avec ces conneries, par chance, je ne transportais pas de denrées périssables.

- Et aucun d'entre eux ne t'a créé de soucis ?

- Ce n'était que du matériel pour les éleveurs et les agriculteurs, rien de répréhensible.

- Même les furieux de l'ALN t'ont laissé passer ? Tu as vraiment eu de la chance.

- Ne t'inquiète pas, j'avais un baratin tout prêt. Je leur ai raconté que j'étais envoyé par le chef de la zone autonome d'Alger afin de récupérer des explosifs et des détonateurs que les moudjahidines avaient fait passer par la frontière tunisienne.

- Et à ton retour ils n'ont pas vérifié ?

- Je suis passé par le bord de mer, comme cela je ne risquais pas de les croiser une nouvelle fois.

- C'est vrai que la Kabylie, le Constantinois et les Aurès nous posent pas mal de problèmes, mais nous leur avons mis tout de même quelques bonnes raclées.

- Je sais, mais ces représailles ont radicalisé le FLN et depuis, il n'hésite plus à s'en prendre aux populations civiles et même aux enfants. Je ne sais pas si tu en as été informé, mais fin septembre ils ont fait sauter le Milk bar et la Cafétéria, des lieux de rencontres où se retrouvent essentiellement des jeunes. D'après ce que l'on m'a dit, il y a eu pas mal de victimes, ils n'ont pas fait dans la dentelle.

- Donc ils sont aux abois ces salauds, mais on va bien finir par les avoir.

- Je l'espère, car aujourd'hui, s'ils se mettent à tirer au hasard, à égorger tous ceux qui n'adhèrent pas à la révolution ou à poser des bombes dans les bars, les restaurants ou les discothèques, plus personne n'est désormais à l'abri.

Le 28 décembre, en effet, le maire de Boufarik, Amédée Froger, le président du comité des maires de l'Algérie était exécuté par un tueur de Larbi ben M'Hidi, le chef de la zone autonome d'Alger, tandis que le même soir, quatre bombes explosaient dans différentes églises de la ville. Le lendemain, une foule immense au milieu de laquelle se trouvaient des ultras de

l'Algérie française, accompagnait le cortège funéraire qui croisa sur son trajet des groupes de musulmans pacifiques venus assister aux obsèques. Des insultes fusèrent, bientôt suivies de bousculades qui dégénérent rapidement en une véritable « ratonade » généralisée. Des jeunes gens, des femmes en haïk, et des vieillards innocents furent purement et simplement massacrés. Quelques minutes plus tard, une bombe déposée tout près du caveau de la famille Froger, explosa au moment précis où le cortège aurait dû se trouver regroupé pour le dernier hommage. La fureur redoubla alors de violence et une folie sanguinaire embrasa Alger sous le regard goguenard des policiers, pour la plupart des pieds-noirs entièrement acquis à la cause des ultras. Ainsi, durant le reste de la journée, les exactions, aussi brutales qu'aveugles se poursuivirent et il fallut attendre la nuit tombée pour que les éléments les plus radicaux se dispersent et que la ville blanche recouvre enfin un calme relatif. La riposte ne se fit cependant pas attendre et dans les jours qui suivirent, des bombes et des assassinats d'innocents, tant européens que musulmans, ensanglantèrent à nouveau la capitale. Face à l'incapacité de la gendarmerie et de la police locale à rétablir la sécurité, Lacoste décida, sur directive du gouvernement, de donner les pleins pouvoirs aux militaires afin qu'ils nettoient la ville. Il s'agissait d'effectuer une sale besogne que les politiques ne voulaient en aucun cas assumer, et pour ce faire, il leur fallait mettre aux commandes de cette « entreprise de nettoyage » un officier brut de fonderie, un baroudeur et une grande gueule, dénué de tout sens politique, qu'ils trouvèrent en la personne du général Massu.

Pour ce vétéran des campagnes d'Afrique, de la seconde guerre mondiale et de l'Indochine, expert autodidacte en contre-guérilla, il n'existait qu'une méthode pour anéantir le réseau terroriste d'Alger en y menant une action conduite en trois

phases. Tout d'abord, montrer ses muscles afin d'intimider l'adversaire, en organisant un défilé en grandes pompes de la dixième division de parachutistes sur le front de mer. Ensuite, quadriller les quartiers, boucler la casbah de jour comme de nuit et contrôler systématiquement tout mouvement de la population. Pour finir, obtenir le plus rapidement possible et par tous les moyens jugés nécessaires, de l'information. Selon Massu et ses principaux adjoints, le FLN percevait l'impôt révolutionnaire auprès de tous les musulmans, qu'ils résident dans la zone arabe ou ailleurs dans Alger. Par conséquent, tout le monde connaissait plus ou moins les collecteurs de fonds, les indicateurs, ainsi que les exécuteurs des basses œuvres, chargés de châtier les contribuables récalcitrants. Dans l'esprit de Massu, il suffisait donc de boucler totalement le périmètre de la casbah, de procéder à des arrestations de masse, suivies d'interrogatoires, parfois musclés, afin d'endiguer la vague d'attentats qui ensanglantait la cité.

Ainsi, le 7 janvier à trois heures du matin, Maurice et ses compagnons parachutistes investirent Alger et bouclèrent le quartier arabe en un temps record. A partir de renseignements épars, fournis par une police plutôt laxiste et quelques indicateurs, ils procédèrent à plusieurs centaines d'arrestations de suspects parmi lesquels se trouvaient cinq tueurs du FLN recherchés par la justice, des collecteurs de fonds et des agents de propagande. Une fois de retour au PC du 1^{er} REP, avec une poignée de captifs menottés, Maurice reçut l'ordre de les charger dans un camion avec d'autres individus capturés et de les conduire sur les hauts d'Alger, à la villa Sésini, où les spécialistes du renseignement devaient les interroger. Dès leur arrivée dans l'enceinte de la somptueuse villa, un lieutenant, qui supervisait le tri des nouveaux arrivants, beugla quelques ordres brefs.

- Les politiques et les criminels, au sous-sol, les autres, dans la file d'attente au premier étage.
- Il y a des gens chez qui nous avons simplement trouvé une ou plusieurs armes de chasse. Qu'est-ce qu'on en fait, mon lieutenant ?
- Probablement des terroristes ou des complices, foutez-moi ça à la cave avec les criminels.

Maurice réquisitionna cinq de ses compagnons afin qu'ils conduisent la trentaine d'interpellés vers le couloir du rez-de-chaussée, tandis que lui-même et trois légionnaires accompagnaient une dizaine de suspects vers le sous-sol. Le petit groupe descendit un escalier à paliers et déboucha dans un long et étroit couloir de part et d'autre duquel se trouvaient des caves solidement fermées. Tout au fond, on pouvait distinguer une lumière blafarde, émanant d'un local apparemment plus grand et d'où s'échappaient des cris gutturaux alternés de hurlements. Maurice n'eut pas le temps de réagir à ces signes évidents de souffrance, des plaintes qu'il avait entendues à maintes reprises, lorsqu'il était lui-même prisonnier dans les camps vietminh. Presque immédiatement, trois hommes en tenue léopard s'avancèrent vers lui avec, pour chacun d'entre eux un tuyau de caoutchouc dans la main. Lorsque leur visage fut enfin discernable dans la pénombre du couloir, il vit l'homme de tête lui tendre la main un large sourire aux lèvres. Pierre Morin, un ancien d'Indochine, avait passé deux ans dans le même camp que Maurice et Mehmet, avant une seconde tentative d'évasion réussie.

- Maurice, ma vieille, mais qu'est-ce que tu fous là ? Lanza l'adjudant en serrant chaleureusement son ami dans ses bras.
- J'ai reçu l'ordre d'amener ces pauvres mecs ici. Et toi, j'ai appris que tu avais réussi ton évasion et ensuite ?

- J'ai passé pas mal de temps à l'hôpital, puis j'ai intégré le troisième BEP jusqu'à sa dissolution dans le 2^{ème} REP. J'y ai passé un an et il y a une semaine, j'ai été affecté avec plusieurs anciens d'Indochine au 1^{er} REP et immédiatement envoyé dans cette villa.

- Et qu'est-ce que vous faites dans cette baraque ?

- Nous confessions tous ces bons apôtres d'Allah.

- C'est-à-dire ?

- Viens à l'écart, il ne faut pas qu'ils nous entendent. Les officiers du renseignement et les flics qui nous encadrent pensent que chaque individu amené ici sait un petit quelque chose qui peut nous permettre de tirer le fil d'Ariane de l'écheveau terroriste.

- Vous les torturez ?

- Ça dépend de la prise. Si c'est un poseur de bombe, un tueur ou un chef, nous devons le faire parler au plus vite afin de ne pas laisser le temps à ses complices de déplacer leur stock d'armes ou de quitter leur planque. Pour les autres, on utilise la pression psychologique, en clair, on leur fout la trouille.

- Et ces tuyaux en caoutchouc, c'est pourquoi faire ?

- Ah ça ! C'est un truc que j'ai subi chez les Viets après ma première évasion manquée. C'est un boyau de vélo ou de mobylette, un caoutchouc très souple rempli de sable. Tu cognes sur la tête d'un mec, pas très fort, mais toujours au même endroit. Au bout d'une demi-heure, il a l'impression que son crâne va exploser et que ses yeux vont sortir de leur orbite. C'est très efficace et ça ne laisse quasiment pas de traces.

- Merde alors ! Toi qui as subi la torture en Indo, comment peux-tu faire des trucs pareils ?

- Ne te stresse pas, ce sont les ordres, mon vieux et ils viennent tout droit du sommet de l'État. Comme d'habitude, c'est nous les militaires, qui mettons les mains dans le cambouis. De la sorte, si l'affaire tourne au vinaigre, les politiques affirmeront la

main sur le cœur qu'ils ignoraient tout. Enfin ! Je ne t'apprends rien, tu connais la musique.

- Bien sûr que je la connais, j'ai entendu tous ces salauds lorsque l'on nous a rapatriés d'Indochine, mais tout de même, Pierrot, nous ne sommes pas des pourris de la gestapo.

- Ça n'a rien à voir ! J'étais dans la résistance durant la guerre et que je sache, les maquisards et les FFL ne posaient pas de bombes au milieu de civils innocents. Et puis réfléchis, mon pote, tes parents vivent à Alger si j'ai bonne mémoire ? Alors imagine que demain, ta mère se rende tranquillement au marché et se retrouve en charpie à cause d'un de ces enfoirés qui aura déposé une bombe sous un étal. Imagine aussi qu'on ait eu la possibilité d'éviter l'attentat en secouant un type qui savait où se trouvait leur arsenal, qu'est-ce que tu dirais ?

Contrairement à la plupart des cérémonies subséquentes à des assassinats, les obsèques de monsieur Sarino se déroulèrent dans la plus grande dignité. La veille, en effet, un communiste français, poseur de bombes pour le compte du FLN, et deux de ses complices avaient été décapités à Alger et cette exécution avait provisoirement calmé les esprits. Maurice, quatre de ses frères d'armes, en uniforme d'apparat et Mehmet en costume trois pièces portèrent le cercueil jusqu'au cœur de l'église, avant de l'escorter jusqu'à sa dernière demeure. Compte tenu des circonstances, Maurice passa encore deux jours avec sa mère, afin de pallier les inévitables tracasseries administratives et une fois la situation éclaircie, il se rendit à la villa Sésini et demanda à voir son ami, l'adjudant Morin. A cette époque, malgré les exactions de plus en plus fréquentes et de plus en plus violentes du FLN, peu de militaires étaient enclins à accomplir le sale boulot de tortionnaire. Après un court entretien avec le capitaine, responsable du renseignement, Maurice fut donc

détaché à la villa et affecté à l'équipe de Morin pour une période indéterminée.

Malgré sa rancœur et sa soif de vengeance, il comprit très vite que l'approche de l'officier était la meilleure, afin de mener à bien la tâche jugée déshonorante qui leur avait été assignée. Pour ce capitaine, les homos sapiens se divisaient en trois catégories. Tout d'abord ceux qu'il dénommait les durs, une partie infinitésimale de la masse humaine, quasiment impossible à faire parler mais avec laquelle on pouvait parfois négocier. Ensuite, les girouettes, ceux qui viraient toujours vers le camp du plus fort et que l'on pouvait éventuellement retourner en leur faisant habilement mesurer leur intérêt. Pour finir, la foule des attentistes, de loin la plus nombreuse qui, soucieuse de sa tranquillité, suivait le mouvement général et ne prenait en aucun cas parti. D'autre part, l'officier avait mis en garde le légionnaire contre les manifestations de colère voire de haine. Ancien prisonnier des Allemands puis, après Dien Bien Phu du vietminh, il savait que la torture était une science, certes sordide, mais qu'il convenait d'appliquer avec un grand professionnalisme pour obtenir des résultats. Dans un premier temps, il fallait évaluer l'importance hiérarchique et la capacité de résistance du prisonnier. Ensuite, lui appliquer le traitement physique et/ou psychologique adéquat, de manière à l'amener à collaborer. Un surcroît de violence entraînant bien souvent des aveux sans fondement tandis qu'à l'inverse, trop de compassion exposant le questionneur au risque de se faire manipuler.

Les premiers résultats du néophyte furent rapidement encourageants. Après l'arrestation d'un agent de liaison dans une villa, suivie d'un interrogatoire rondement mené, Maurice permit la neutralisation de vingt-cinq bombes et la capture des trois dépositaires de ces engins mortels. La nuit même, les paras

de Bigeard prirent la relève dans la casbah et en quatre jours seulement, ils anéantirent le réseau bombes de Larbi ben M'hidi avant de l'arrêter et de le livrer aux hommes d'Aussaresses qui le fit pendre deux semaines plus tard dans sa cellule, sur suggestion de Paris. Au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, le nombre d'arrestations allait croissant et progressivement Massu et ses principaux adjoints purent établir l'organigramme presque complet de la structure politico-administrative du FLN et en particulier de celui de la zone autonome d'Alger, et compléter le tout par une liste exhaustive des collaborateurs européens. Dès lors, la première partie de la bataille d'Alger touchait à sa fin. Le FLN, quasiment étouffé au cœur même de la ville, en était réduit à des assassinats fortuits ou des attaques dans des lieux isolés et Maurice, un peu las de jouer les pères fouettards, ressentait désormais le besoin de retrouver ses camarades et de retourner sur le terrain.

Ce soir-là, après un périple laborieux aux environs de Blida, et alors qu'il arrivait dans la périphérie d'Alger, il aperçut deux militaires qui, à l'aide d'une grosse torche, lui faisaient signe de ralentir. Mehmet obtempéra, dirigea lentement son camion entre plusieurs chevaux de frises avant de s'arrêter au barrage et de sortir machinalement ses papiers. Un lieutenant, encadré par trois légionnaires en armes s'approcha, le salua d'un geste sec et s'empara de la pochette que Mehmet lui tendait.

- Mehmet Ben Fouddah, commenta l'officier en parcourant les documents d'un air distrait. Et d'où venez-vous monsieur ? Enchaîna-t-il.

- De Blida, mon lieutenant.

- Mon lieutenant ! Vous avez fait l'armée ?

- Oui ! Cinq ans de service.

- Tirailleurs algériens ?

- Non, mon lieutenant ! Le GT 516, l'Indochine, la RC4, les camps vietminh.
- Sale histoire ! Peu d'entre vous en ont réchappé.
- Nous avons eu de la chance, d'autant que mon plus vieil ami, un gars qui est toujours au 1^{er} REP d'ailleurs, s'en est lui aussi sorti.
- Ah bon ! Comment s'appelle-t-il ?
- Sarino, sergent Maurice Sarino.
- Ce nom me dit quelque chose, je crois qu'il bosse aux renseignements. Bon ! On jette un coup d'œil au chargement pour la forme et on vous laisse filer.
- Merci, mon lieutenant, bonne soirée.

L'officier fit un mouvement de tête en direction des trois légionnaires qui, rapidement, ouvrirent au hasard quelques caisses.

- C'est bon, mon lieutenant, gueula un des hommes, il y a juste des légumes et des fruits.
- D'accord, vous pouvez y aller. Ah ! Faites attention, votre coffre à paquetage semble mal fermé.
- J'ai tous mes outils à l'intérieur, il faut que je descende le fermer.
- Inutile, je m'en occupe.

Le lieutenant poussa sur le couvercle du coffre puis, comprenant que quelque chose le coinçait, décida de l'ouvrir. Il jeta un coup d'œil rapide, avant de sortir son pistolet et se diriger vers la cabine.

- Descendez lentement et mettez les mains sur la tête, ordonna-t-il calmement.
- Mais qu'est-ce qu'il se passe ? Demanda Mehmet abasourdi.

- Pas mal votre petit numéro de vétéran de l'armée, vous avez presque réussi à nous le faire avaler. Que font ces deux grenades dans votre caisse à outils ?
- Je ne sais pas, je n'y comprends rien, mon lieutenant.
- Dommage ! Ce sont peut-être des imitations, nous allons vérifier. Ecartez-vous tous.

Aussitôt, deux des légionnaires tirèrent Mehmet sans ménagement pour l'éloigner d'une trentaine de mètres. L'officier dégoupilla alors une des grenades, la balança dans la cabine, avant de refluer vers ses compagnons en courant. Sept secondes plus tard, l'explosion embrasait le véhicule pour le transformer rapidement en un tas de cendres.

- Vous deux, embarquez-moi ce salopard et conduisez-le au quartier général du régiment. Je suis certain qu'il a plein de choses à nous raconter.

Mehmet reçut d'abord une violente correction avant d'être jeté, tel un vulgaire sac de pommes de terre, à l'arrière d'une jeep. Une demi-heure plus tard, il faisait son entrée à la villa Sésini où, après avoir encaissé plusieurs coups de tuyaux en caoutchouc remplis de sable, il fut conduit au confessionnal. Comble de malchance cette nuit-là, ni Maurice, ni l'adjudant Morin n'étaient présents à la villa. Mehmet fut dénudé, attaché pieds et poings liés dans le dos, hissé sur la poutre centrale et la longue et pénible épreuve commença. Le flic de la DST, qui menait cette nuit-là l'interrogatoire en compagnie d'un jeune officier, ne comprenait pas. Après avoir pris quelques renseignements auprès de ses collègues, il apparaissait que non seulement, Mehmet n'était pas fiché et de surcroît, ce dernier avait des relations au gouvernement général et passait plutôt pour un ami des français. D'après le flic, il s'agissait probablement d'un agent infiltré ou d'un réseau inconnu et il

fallait à tout prix le faire parler. Mehmet subit d'abord le supplice du tourniquet. Les deux légionnaires chargés des basses œuvres faisaient tourner son corps autour de la corde et frappaient au hasard dès qu'ils en recevaient l'ordre. Après deux heures de ce traitement durant lequel Mehmet n'avait rien avoué et pour cause, il fut décidé de le traiter à l'électricité. Une heure plus tard, et après deux malaises successifs, c'est l'officier para qui ordonna l'arrêt du supplice. Selon lui, le suspect risquait de mourir, il n'avait toujours rien dit, il valait mieux le mettre en cellule pour le reste de la nuit.

Maurice serra la main de Salah avant d'ouvrir la porte de la cellule et d'en sortir. Aussitôt, il se retrouva nez-à-nez avec un officier qui le regardait en affichant un sourire satisfait. Machinalement, Maurice se mit au garde-à-vous, gueula son grade et son nom, avant de le saluer.

- Suis-moi, lança simplement l'homme en prenant la direction du rez-de-chaussée.

Maurice s'exécuta et suivit l'officier jusque dans les jardins de la villa. Une fois à l'extérieur et à l'abri des oreilles indiscretes, il invita Maurice à s'asseoir avant de lui offrir une cigarette.

- Dis-moi, Sarino, depuis combien de temps es-tu dans la légion étrangère ?

- Bientôt neuf ans, mon capitaine.

- Indochine, Laos, Dien-Bien-Phu, Suez, je suppose.

- Laos, RC4, camps vietminh, Suez pour être précis.

- Pas encore marre de bourlinguer ?

- Non, mon capitaine, c'est d'ailleurs pour cela que j'ai choisi les paras de la légion.

- Excellent choix, mais dis-moi, ça te plairait d'apprendre à faire la guerre autrement ?
- C'est possible, cependant, depuis que je sers dans l'armée, je ne connais pas d'autre manière de la faire.
- Il y en a une autre pourtant. A ton avis, pourquoi envoyer nos hommes se faire tuer lorsque l'on peut conduire l'ennemi à se détruire lui-même ?
- Je suis désolé, je ne vous comprends pas, mon capitaine.
- Je t'ai vu entrer dans la cellule de cet homme avec deux cafés et une brioche. Cela m'a intrigué et j'ai donc écouté votre conversation depuis une cellule mitoyenne. C'était très habile de ta part de le manipuler avant de le retourner en un temps record.
- Je lui ai simplement proposé de nous aider contre l'assurance qu'il ne serait pas maltraité.
- Tu touches du doigt la réalité, mais tu ne mesures pas encore tout le potentiel que tu peux tirer de cet homme. Comment comptes-tu t'y prendre une fois que tu sauras où sont ces boîtes aux lettres.
- Eh bien ! Soit nous essaierons nous-mêmes de repérer les agents de liaison et de les arrêter, soit nous ferons remonter l'information via la voie hiérarchique.
- Très bien ! Et pour ce Salah, que penses-tu faire de lui une fois les agents de liaison repérés ?
- Rien de particulier, je lui ai garanti qu'on le laisserait tranquille.
- Quel dommage, un type qui a encore tant de choses à nous apporter.
- Il s'agit d'un simple intermédiaire et il ne sait rien d'autre que l'on puisse exploiter.
- En apparence ! En revanche, nous pouvons discrètement l'utiliser. Tu as le profil des hommes dont j'ai besoin. Est-ce que ça te plairait de travailler pour moi.

- Je l'ignore, mon capitaine, je ne suis qu'un simple sergent-chef, je ne sais ni qui vous êtes, ni ce que vous faites.
- Je m'appelle Paul-Alain Léger et disons que je suis actuellement détaché au GRE (groupe de renseignements et d'exploitation). Nous recherchons, centralisons et utilisons toutes les informations que nous pouvons glaner de quelque manière que ce soit.
- En gros, et avec tout le respect que je vous dois, vous êtes une sorte de flic, si j'ai bien compris.
- On pourrait le définir ainsi, sauf que notre objectif n'est pas simplement de localiser l'ennemi et de l'arrêter ou de l'éliminer, mais de l'infiltrer, de le manipuler afin de semer chez lui le doute, la paranoïa, la zizanie et si possible l'affrontement interne.

A Alger, La surveillance discrète de Mohammed avait permis une nouvelle fois aux parachutistes de capturer les membres d'une cellule FLN et de s'emparer d'un stock d'armes et de bombes. Ainsi, en ce milieu du printemps, la structure politico-militaire indépendantiste était réduite à une peau de chagrin et Yacef Saadi, poussé par les chefs qui dirigeaient la révolution depuis le Caire, était contraint de réagir. La casbah et les lieux fréquentés par la population européenne étant désormais sous surveillance renforcée, il décida de frapper à l'aveugle, quitte à sacrifier certains de ses coreligionnaires. Le 3 juin, trois bombes dissimulées dans des lampadaires explosèrent à l'heure de la sortie des entreprises tuant et blessant des hommes, des femmes et des enfants des deux communautés. Ce choix peu judicieux, suscita aussitôt l'antipathie de la communauté musulmane et afin de regagner son soutien et de rehausser son prestige, il décida de cibler uniquement les européens. Le 9 juin, un engin de forte puissance, placé par un employé sous la scène du Casino de la Corniche, lieu de

rencontre de la bourgeoisie algéroise, faisait une dizaine de morts et quatre-vingt-dix blessés.

Le lendemain, Maurice arriva au palais de fort mauvaise humeur. La veille, un couple d'amis d'enfance qui dansait tout près de la scène du Casino avait été gravement blessé. Le jeune homme souffrait de multiples brûlures tandis que sa compagne, touchée par de nombreux éclats, avait eu les deux jambes arrachées. Maurice, rendu fou de rage par ce qu'il considérait comme un attentat particulièrement lâche, était bien décidé à les venger. Alors qu'il allait atteindre son bureau pour échafauder un plan, il aperçut Léger qui venait dans sa direction en lui faisant signe d'attendre.

- J'ai une bonne nouvelle, Sarino, lança l'officier. Après les confidences de la charmante Djamila, une de nos filles, Ouria la brune, a abordé un indicateur d'Alilou qui lui a proposé de la recruter, ce qu'évidemment, elle a accepté.

- C'est bien ! Qui est ce type ?

- Un des agents de liaison de Yacef Saadi. Mais qu'est-ce qu'il t'arrive ce matin ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Tu fais la gueule ? Tu as mal dormi ?

- Deux de mes amis étaient au Casino de la Corniche, ils sont vivants, mais ils ont subi pas mal de casse.

- Je vois, j'en suis désolé, mais ce sont les aléas de la guerre.

- Ce sont des civils et de surcroît des jeunes, ils ne sont pas responsables des décisions politiques et des éventuelles exactions commises par les militaires ou les forces de police.

- Cela te paraît injuste, je le comprends, mais il nous est arrivé aussi de faire des victimes innocentes, notamment durant les combats dans les djebels. Une guerre n'est jamais propre et nous le savons tous. La vérité est que le FLN se trouve désormais dans une impasse. Les frontières de la Tunisie et du Maroc sont quasiment sous notre contrôle, l'ALN (armée de libération nationale)

manque de tout et la zone autonome d'Alger est au trois quarts détruite. D'un autre côté, les chefs réfugiés au Caire exigent de la part des combattants de l'intérieur des actions d'éclat afin de renforcer leur crédibilité sur la scène internationale. Notre ami Saadi n'a donc pas d'autre alternative que de poser des bombes contre des civils, afin de prouver que le FLN d'Alger existe encore et demeure opérationnel.

- Les fumiers, il est grand temps qu'on les débusque et qu'on les élimine.

- Cela ne devrait plus tarder, nous avons des indices et des agents infiltrés partout dans la ville et les zouaves quadrillent la casbah. L'étau se resserre et bientôt les derniers éléments encore en liberté seront totalement neutralisés.

- J'attends avec impatience ce grand moment, mon capitaine.

- Evidemment ! Cela dit, je vais t'expliquer la situation dans ses grandes lignes afin que tu comprennes ce que nous allons entreprendre par la suite. Depuis le début de la guerre froide, les deux superpuissances essaient de contrôler voire d'accroître leur zone d'influence dans divers endroits de la planète sans toutefois s'impliquer directement. En clair, elles se font la guerre par moyens interposés, soit en passant des accords commerciaux ou militaires avec des tiers, soit en fomentant des coups d'État ou des révolutions ou encore, en déclenchant des conflits entre des pays de second ordre. En ce qui concerne nos deux principaux alliés dans l'OTAN, la Grande-Bretagne et les États-Unis, ils nous soutiennent depuis le début de cette guerre auprès de l'ONU pour des raisons diverses. Tout d'abord les américains, bien que foncièrement anticolonialistes, sauf lorsque la situation les concerne directement, sont conscients que s'opposer frontalement aux intérêts de la France en Algérie entraînerait notre sortie de l'organisation du traité de

l'Atlantique nord et la fin du marché de libre échange qu'ils souhaitent voir s'établir en Europe. De plus, ils restent convaincus de la nécessité d'empêcher le basculement du Maghreb dans le panarabisme ou le camp communiste et cachent difficilement leur agacement de voir Nasser, afficher une neutralité de façade et acheter parallèlement des armes au bloc de l'est. Ce sont les raisons pour lesquelles, ils entretiennent les meilleures relations avec Bourguiba et Mohamed V et nous laissent mener notre guerre. Les Britanniques, quant à eux, avec leur long passé colonial, seraient mal avisés de critiquer notre action. Ils nous soutiennent donc du bout des lèvres, en reprenant l'argument qui est le nôtre, à savoir, qu'il s'agit d'un problème franco/français dont ils n'ont pas à se mêler. L'ennui pour ces deux grandes nations est qu'elles pensaient les dirigeants de la IVème République capables de régler rapidement le problème de l'Algérie. Or, de par le régime d'assemblée et le poids des puissants lobbies qui contrôlent les députés, aucun des gouvernements successifs n'est parvenu à définir une ligne politique forte qui recueille l'adhésion des différents groupes parlementaires.

- Tout cela est très bien, mais quel rapport avec le bombardement de Sakiet ?

- J'y viens. Comme je te l'ai dit, depuis le début des événements en Algérie, nos alliés soutenaient les gouvernements de la IVème République parce qu'ils voulaient éviter à tout prix l'émergence d'un front populaire qui aurait pu faire basculer la France dans le camp communiste, de même qu'ils souhaitaient empêcher le retour de De Gaulle, à cause de l'intransigeance dont il a fait preuve au cours et après la seconde guerre mondiale, face aux diktats de Churchill et d'Eisenhower. Cependant, tous se sont rendus à l'évidence que ce régime était à l'agonie et qu'il fallait absolument le renverser avant que le conflit algérien s'internationalise, ce qui aurait forcé ainsi nos

alliés à nous désavouer ouvertement à l'ONU. C'est la raison pour laquelle, un petit groupe de politiques et de militaires de haut rang ont décidé de précipiter un peu les événements.

- Tu veux dire qu'ils ont pris le risque de déclencher une confrontation généralisée dans tout le Maghreb simplement pour faire tomber la République ?

- Rassure-toi, il n'y aura pas de conflit généralisé. Bourguiba va certainement brasser un peu d'air, prendre quelques mesures énergiques du style virer notre ambassadeur et des ressortissants français, fermer sans doute quelques-unes de nos bases militaires, histoire de montrer aux arabes qu'il est maître chez lui, puis il attendra que les choses se tassent.

- C'est tout de même risqué.

- Mais non, Maurice, car dans cette histoire, nous avons encore quelques cartes en main. Tout d'abord, la Tunisie n'a pas tenu ses engagements de neutralité puisqu'elle abrite et assiste sur son territoire des troupes de l'ALN, celles qui ont attaqué nos escadrilles et nos militaires. Ensuite, les bombardements et les attaques au sol ont été réalisés avec des avions, dont la plupart étaient américains. Les États-Unis qui, officiellement ne sont pas partie prenante dans ce conflit, ne tiennent pas particulièrement à se retrouver avec nous sur le banc des accusés. Pour finir, maintenant que Khrouchtchev a réalisé son pacte de Varsovie, aucun de nos principaux alliés ne souhaite voir apparaître des tensions au sein des forces de l'OTAN. Conclusion ?

- Je ne suis pas un politique, Paul, j'en sais strictement rien.

- Dans un premier temps, Félix Gaillard, le président du conseil, va être contraint de couvrir cette opération afin de prouver au monde qu'il contrôle son administration et son armée. Ensuite, Britanniques et Américains vont certainement proposer de jouer les intermédiaires, dans le but d'endiguer cette crise, et faire des propositions que nos arrogants politiques vont certainement

refuser. Pour finir, Gaillard pris entre les pressions internationales et celles des groupes à l'assemblée, sera contraint de demander un vote de confiance, qui lui sera refusé. A ce moment-là, le gouvernement sautera et c'est là que nous entrerons en scène.

- Voyez-vous ça, et pourquoi faire ?

- Si nous voulons éviter le même revers qu'en Indochine, il nous faut un homme fort à la tête du pays et un changement de régime. Tu n'y as certainement pas prêté attention, mais depuis que Chaban-Delmas est ministre de la défense, il a nommé pléthore d'officiers gaullistes en Algérie, car c'est à partir d'ici que doivent se dérouler les opérations qui entraîneront la chute de cette République.

- Merde alors, nous n'allons tout de même pas fomenter un coup d'État militaire.

- Dans un premier temps, il s'agira d'un simple appel au président Coty, afin qu'il désigne un chef de gouvernement capable d'obtenir le consensus d'une majorité de la classe politique et s'il n'y parvient toujours pas, l'armée prendra les choses en mains.

- Quel sera notre rôle dans cette affaire ?

- Amener un maximum d'Algériens, européens ou musulmans à demander le retour au pouvoir de l'homme du 18 juin.

- Tu veux parler de De Gaulle, celui qui a fait la guerre à Londres avant de nous envoyer dans le brouillard indochinois ?

- S'il était resté au pouvoir, je suis sûr que jamais nous n'aurions abandonné l'Indochine et je suis convaincu qu'en favorisant son retour, nous écraserons le FLN et nous conserverons l'Algérie.

- J'espère que tu as raison, quoique j'en doute. Cela dit, comment fait-on pour ramener le bon peuple dans le giron du grand homme ?

- L'idée générale consiste à dramatiser la situation, aussi bien parmi la population civile qu'au cœur de l'armée. Il faut instiller

la défiance voire la rancœur, en faisant circuler la rumeur d'une succession de gouvernements aussi pleutres que corrompus, qui complotent en secret avec le FLN dans le but final de lâcher l'Algérie. Ensuite, il conviendra d'appliquer trois règles fondamentales de la politique, à savoir, museler les gens brillants, afin d'empêcher tout dialogue contradictoire, composer avec les grandes gueules, dans le but de les manipuler, et pour finir, favoriser l'ascension des médiocres dans des postes à responsabilité.

- Tout un programme ! Et par quoi commence-t-on ?

- L'armée a de facto un contrôle sur la presse et j'ai personnellement de bons rapports avec la plupart des rédacteurs en chef pro-Algérie française. Dans un premier temps, nous allons leur demander de nous pondre quelques articles alarmistes sur la situation actuelle et sur l'incompétence patente du pouvoir politique à prendre des mesures efficaces. Bien évidemment, tous les spécialistes, du style intellos du café du commerce, vont y aller de leurs commentaires et de leurs analyses à la con. C'est à ce moment-là que nos hommes devront habilement amener les débats sur la nécessité d'un changement radical de régime et celle d'appeler à la rescousse un personnage hors du commun. Ainsi, dans l'esprit des gens, la réponse viendra d'elle-même. Ensuite, nous prendrons discrètement contact avec les groupes ultras et autres excités du même acabit dont nous aurons sans doute besoin pour mener à bien un éventuel coup d'État. Pour finir, nous attendrons le moment où le gouvernement connaîtra une nouvelle crise pour agir.

Léger ne s'était pas trompé. Face à la rupture des relations diplomatiques entre la France et la Tunisie et aux mesures coercitives prises par Bourguiba, Américains et Britanniques proposèrent leurs bons offices. Après de nombreuses palabres,

agrémentées de quelques pressions, Félix Gaillard accepta les termes d'un compromis qu'il devait soumettre au plus tôt à l'assemblée nationale. Comme prévu, cette dernière refusa d'avaliser un accord né de l'interventionnisme d'États tiers, procédé jugé déshonorant pour la France, et ainsi le 15 avril, Gaillard présenta la démission de son gouvernement au président Coty.

Dans cette IVème République à l'agonie, les luttes pour le pouvoir, passant comme souvent avant l'intérêt supérieur du pays, il fallut 28 jours à l'assemblée pour désigner un nouveau président du conseil en la personne de Pierre Pflimlin, un farouche partisan de la négociation avec le FLN. Durant cette longue vacance du pouvoir, l'évènement déclencheur que Léger attendait se déroula le 25 avril 1958. Trois braves soldats du contingent, maintenus prisonniers en Tunisie par des membres du FLN furent fusillés. La nouvelle déclencha une vague de colère dans Alger et le 8 mai, une foule compacte, composée d'anciens combattants européens et musulmans, de civils, partisans de l'Algérie française, ainsi que des incontournables bellicistes se rendit au monument aux morts afin d'honorer la mémoire des trois jeunes gens. La tension montait dangereusement, ce qui conduisit le ministre résident, Robert Lacoste, à quitter précipitamment l'Algérie pour trouver refuge à Paris. Léger profita de cette vacuité du pouvoir pour apporter la dernière touche à son plan. Le 9 mai, il invita au restaurant le propriétaire de l'Echo d'Alger, afin que ce dernier fasse éditer un long article sur la déliquescence des institutions parisiennes, conclu d'un appel pressant à l'ermitage de Colombey-les-deux-Eglises. Pour finir, le 12 mai au soir, accompagné de Maurice, il rencontra dans la plus grande discrétion les membres du groupe des sept, une organisation secrète ayant pour objectifs de renverser la IVème République et de remettre le pouvoir à

l'armée. Après plusieurs heures de palabres et de tergiversations sur la manière de s'y prendre et sur l'attribution des futures responsabilités, un plan d'action fut entériné par les conspirateurs présents.

Le lendemain, alors qu'un défilé pacifique se dirigeait vers le monument aux morts, afin de participer à un dernier hommage aux fusillés de Tunisie souhaité par Salan, Pierre Lagailarde, leader du groupe des sept, prit la parole pour haranguer la foule. Rapidement, la compassion laissa place à une colère toute méditerranéenne, bientôt suivie d'une émeute qui conduisit la foule à prendre d'assaut les bâtiments du gouvernement général. Après quelques heures d'un chaos indescriptible, les chefs de la sédition parvinrent, sous la gouverne de Salan et de Massu, à calmer les ardeurs belliqueuses et à constituer un comité de salut public dans lequel, ultras, comploteurs gaullistes et opportunistes de tout poil trouvèrent leur place. Chacun des acteurs avait bien sûr des objectifs différents. Pour les deux généraux, il fallait s'extirper au plus vite de cette chienlit, afin de ne pas sombrer dans l'illégalité en poussant Paris à mettre en place, le plus rapidement possible, un gouvernement de salut public. Les « ultras », quant à eux, désiraient se débarrasser de cette République d'incapables et de corrompus, tandis que les gaullistes tentaient de reprendre le contrôle du mouvement afin de ramener le grand homme au pouvoir. Les derniers, comme toujours, voyaient là une opportunité de se faire une place ou de tirer quelques avantages de leur participation active à l'insurrection. Pour toute réponse, l'assemblée affolée par la tournure des événements cautionna, contre toute attente, la nomination de Pflimlin, ce qui fit encore monter la tension de plusieurs crans. Léger, très au fait de l'enchaînement des événements, profita de la confusion générale pour abattre sa dernière carte. Aidé de Maurice, il réquisitionna

tous ses « bleus de chauffe » afin que ces derniers mobilisent le maximum de musulmans de la casbah et les « invitent » à participer à des manifestations de fraternisation. Pendant ce temps, les deux hommes, aidés par les membres du GRE, confectionnèrent pancartes et banderoles appelant à l'osmose entre les deux communautés sous l'égide d'une future Algérie française. Ainsi, le lendemain, les européens virent arriver leur frères musulmans sur le forum ce qui, après un instant d'étonnement, donna lieu à des salutations courtoises, suivies bien vite de francs témoignages d'amitié que Salan, bien malgré lui, conclut par un vibrant : Vive la France, vive l'Algérie française puis, après une longue hésitation, vive De Gaulle. Au cours des jours qui suivirent, la masse des manifestants, tant européens que musulmans ne cessa de grossir et le mouvement fit tache d'huile dans les principales villes d'Algérie. La paix semblait enfin revenue, tout paraissait oublié, Godard, Léger et ses hommes avaient apparemment gagné.

En métropole, les gaullistes entrèrent à leur tour en action et mirent en place dans les grandes villes des comités de salut public. Malgré cela, le gouvernement, complètement débordé par la situation et inconscient de l'ampleur du phénomène, décida de jouer l'épreuve de force. Le blocus économique de l'Algérie fut ordonné, les émissions de radio furent brouillées, des généraux estampillés gaullistes furent placés en résidence surveillée, et nombre d'associations ou de simples partisans du grand homme furent neutralisés par la police. En réponse, les parachutistes du 11^{ème} choc prirent sans coup férir le contrôle de la Corse et un ultimatum fut transmis au gouvernement avec pour date butoir le 29 mai, date limite à laquelle devait succéder l'opération « Résurrection », un parachutage massif de troupes aéroportées sur la capitale. Ainsi, le 28 mai, devant la menace

d'une probable guerre civile, le président Coty jeta l'éponge, démissionna Pflimlin et fit appel au plus illustre des français.

Suite à son élection en qualité de dernier président du conseil de la IV^{ème} République et après avoir obtenu les pleins pouvoirs pour une période de six mois, De Gaulle effectua sa première visite en Algérie. Il commença par un discours à Alger, devant une foule immense, au cours duquel il prononça son célèbre : Je vous ai compris. Il poursuivit sa tournée à Constantine et Bône, avant d'achever son périple à Oran et Mostaganem où, pour la seule et unique fois, il lâcha un : Vive l'Algérie française.

Après le départ du sauveur, Maurice retrouva Léger qui avait suivi le voyage officiel du nouveau Président et dès le premier regard, il ressentit chez le capitaine un profond malaise.

- Alors, Paul, heureux de ta balade à travers l'Algérie ? Lui demanda-t-il d'un ton enjoué.

- Pas vraiment, durant ces quatre jours, j'ai été cantonné aux basses œuvres style protection des autorités, ouverture des chemins d'accès et manipulation des manifestants dans plusieurs villes.

- De la manipulation, pourquoi faire ?

- De Gaulle n'a pas apprécié que les populations encensent Soustelle et Massu plus que lui. J'ai donc reçu l'ordre de devancer de vingt-quatre heures le cortège de manière à trouver des quidams pour lui faire la claque.

- La politique est avant tout du théâtre, ça n'a rien de nouveau. L'essentiel est que désormais, ton général prenne les affaires en main et que l'on sache, une fois pour toute et sans mauvais esprit, où nous mettons les pieds.

- C'est là que le bât blesse. As-tu bien écouté ses discours ?

- En diagonale à la radio, à l'exception de celui d'Alger bien sûr, où j'étais avec toi au gouvernement général. Il a, me semble-t-il, été clair avec son : Je vous ai compris.
- Ou plutôt, je vous ai pris pour des cons.
- Diantre ! Ça n'a pas l'air d'aller, qu'est-ce qui te gêne à ce point ?
- Les déclarations alambiquées que De Gaulle a prononcées. Certes, le dernier jour, il a parlé d'Algérie Française, heureusement, mais il a aussi repris les idées socialistes de collège unique et de dix millions de français d'Algérie ayant les mêmes droits et les mêmes devoirs.
- Il cherche sans doute à gagner du temps et à calmer les esprits. J'ai entendu dire qu'il préparait une nouvelle Constitution afin d'avoir les mains libres pour régler les problèmes nationaux et internationaux que posent la situation en Algérie.
- Peut-être ! Mais j'ai un mauvais pressentiment et je ne suis pas le seul. Il paraît que Delbecque, la principale cheville ouvrière du retour de De Gaulle, a eu des mots avec lui à propos d'une déclaration empreinte de rancœur.
- Ah bon ! Et qu'a-t-il dit, ce bon Léon ?
- Que nous n'avions pas franchi le Rubicon pour y faire de la pêche à la ligne.

Depuis plusieurs mois, les tergiversations et les ambiguïtés de la politique gaullienne avait créé un profond malaise au sein de l'armée. En effet, après la semaine des barricades qui avait sonné le glas de la IVème République et le retour aux affaires du général, le discours présidentiel avait évolué de manière incompréhensible pour les principaux concernés. Depuis le « Je vous ai compris et vive l'Algérie française », le propos avait glissé vers la paix des braves, puis vers l'autodétermination à trois options, puis vers la solution la plus française, avant de

bifurquer vers une Algérie algérienne, suivi d'une Algérie qui aurait son gouvernement, puis en novembre 60 elle serait un État et pour finir, en avril 61, cet État serait indépendant.

Dans le but de contrecarrer cet abandon désormais évident, plusieurs fronts de dissidences s'étaient formés à Alger, à Paris ainsi qu'à Madrid, où les chefs des partis ultras et le général Salan avaient trouvé refuge. Progressivement, l'idée d'un renversement du pouvoir en place, seul moyen selon les factieux de sauver l'Algérie française et l'honneur de l'armée, avait fait son chemin. Après des mois de conciliabules et d'entrevues secrètes, trois lignes s'étaient détachées parmi les opposants à la politique gaullienne. En premier lieu, ceux qui voulaient rester dans le rang, tel Massu, que tous les insurgés pressentaient au départ comme le chef légitime de la conspiration. Ensuite, les hésitants et les attentistes qui promettaient de partir sous certaines conditions. Et pour finir, les plus déterminés, tel Challe ou Salan, quelques colonels de légende et des militaires écœurés.

Le 21 Avril à minuit, Maurice et ses compagnons embarquèrent à bord des camions qui les conduisirent au cœur d'Alger et en moins d'une heure, tous les points névralgiques de la ville furent neutralisés. Durant le reste de la nuit, chacune des autorités civiles et militaires, depuis le commandant en chef Gambiez, en passant par le délégué du gouvernement Morin et le ministre Buron qui se trouvait en visite dans la région furent arrêtées. Au même moment, d'autres unités investissaient les grandes villes d'Algérie : le 1^{er} REC, le 5^{ème} REI, le 2^{ème} REP, les 14^{ème} et 18^{ème} RCP, le groupement des commandos parachutistes, les commandos de l'air, le 27^{ème} Dragons, le 7^{ème} RTA, le 1^{er} RIMA, le 6^{ème} et 8^{ème} RPIMA, le 94^{ème} RI, le 1^{er} et 9^{ème} RCP et les harkis du commandant Guizien. La première

phase du putsch était couronnée de succès, les Algériens devaient en être informés au plus tôt, ce que fit le général Challe en prenant la parole à la radio. La seconde partie du plan était de loin la plus délicate. Il s'agissait, maintenant que l'insurrection était lancée, de rallier les différents corps d'armée d'Algérie à la cause des putschistes. Pour ce faire, Challe envoya les généraux Gardy et Zeller en Oranie et dans le Constantinois afin qu'ils tentent de convaincre les officiers les plus tièdes de rallier leur cause, démarche qui se solda par un demi-échec. Le jour même, De Gaulle mandata sur place le ministre Joxe et le chef d'état-major, Olié, avec pour mission d'évaluer la situation et de ramener les indécis sur le chemin de la légalité. Parallèlement en métropole, la police procéda aux arrestations de tous les individus qui, de près ou de loin, étaient soupçonnés d'accointances avec les insurgés. Une fois le danger écarté pour la métropole, il ne restait plus au Président qu'à discréditer les factieux et reprendre en main les cadres de l'armée en jouant la carte de la menace.

Lorsque le 23, Salan arriva à Alger, accompagné par Susini, le chef des ultras et l'un des fondateurs de l'OAS, la messe était quasiment dite. Dans le but de renverser la situation, ces derniers proposèrent à Challe de réitérer la semaine des barricades en mobilisant les civils, afin de faire basculer le reste de l'armée, option que ce dernier refusa, laissant ainsi à De Gaulle tout loisir de porter l'estocade. Le soir-même, dans un discours magistral, l'homme du 18 juin mit la France en émoi. La Patrie était en danger, un quarteron de généraux en retraite, appuyé par des officiers partisans, ambitieux et fanatiques mettaient la République en péril, il fallait les réduire par tous les moyens et à cette fin, conformément à la Constitution, il prenait une nouvelle fois ses responsabilités en s'investissant des pleins pouvoirs...